

# LA REVUE DU CAIRE

لا رینی دی کیر

## SOMMAIRE

	Pages
RENE MARAN ..... Gandhi.....	1
GEORGES DUMANI ..... Le temps de souffrir.....	6
FRANCIS JEANSON ..... Une évolution dans la pensée de Camus .....	38
JULIEN BENDA..... La mystique démocratique.....	43
BERNARD CHAMPIGNEULLE .... Nouveautés de l'art roman.....	48
ROGER GIRON..... Souvenir de Max Jacob .....	53
FERDINAND ALQUIÉ ..... Une philosophie de l'ambiguïté....	57

## CHRONIQUES

PIERRE DESCAVES..... Henri Mondor, "Fourrier de Valéry"	82
ROBERT KEMP ..... La Course des Rois .....	85
RAYMOND GOGNIAT ..... Les Anciens et les Jeunes au salon d'automne 1947.....	88



ÉGYPTÉ : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE



*Cet été...*

... Sera-ce Paris, Londres, Genève, Bruxelles, Rome?

Peut-être ne le savez-vous pas encore? Peut-être hésitez-vous à éparpiller un congé relativement court en train, ou en car ou même en avion? Peut-être votre budget ne prévoit-il pas tant de frais de déplacement?

Mais êtes-vous SURS DE PARTIR? Oui?.. Alors, téléphonez aujourd'hui même à G. PAVID et Cie. Ils vous donneront le moyen de parcourir les plus longues distances dans le temps le plus court, avec des frais ne dépassant pas deux millièmes au kilomètre. Dès lors plus d'horaires compliqués de retards. Vous aurez à votre arrivée votre PEUGEOT, vous aurez votre carnet de triptyque qui vous permettra de passer par toutes les douanes librement, vous aurez votre essence à la taxe.

Et vous ne payerez que L.Eg. 327

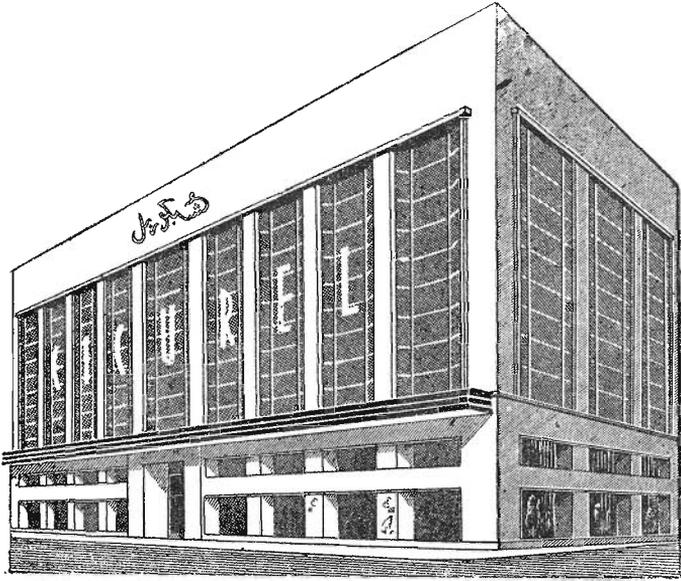
*Maison Pavid  
Rue Elfi Bey - Le Caire -*

---

**CHEMILA**

nouveautés

le caire · paris



**Grands Magasins**

*Cicurel*

**S. A. E.**

**Les magasins les plus élégants d'Egypte**

R.C.C. 26426

# L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR — TEL. 59082-3

---

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—  
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R.C. 19 —  
ASSIUT, R.C. 93 — TANTA, R.C. 27917

---

OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS  
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-  
HYDROGENE — AIR COMPRIME  
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE  
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM  
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE  
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE  
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.



# LA REVUE DU CAIRE

---

## GANDHI

De taille un peu en dessous de la moyenne, un homme brun, presque chauve, d'une extrême maigreux, aux grandes oreilles décollées par l'anémie, au visage amenuisé par l'ascèse, et comme momifié ; dans ce visage griffé de rides, deux yeux luisants de passion intérieure, deux beaux yeux myopes, aux cils rares et malades, éclairés parfois de malice ou parfois noyés de rêve ; un grand nez aux larges narines ; une lèvre supérieure mince et serrée sur l'inférieure, pulpeuse comme un fruit mûr qui aurait pouvoir de faire la moue ; un menton bas et fuyant ; de belles longues mains osseuses et nerveuses ; et, se dégageant de cet ensemble morbide et chancelant, malingre et pitoyable, que vêt une grossière étoffe de laine blanche d'où surgissent de part et d'autre un torse débile, des bras maigres, des jambes et des pieds nus, une volonté sourde et sûre, mesurée et sereine, rappelant cette "implacable douceur" que Renan prête à Marc-Aurèle, tel était le vieil homme, vénéré comme un saint, que l'Inde vient de perdre : Mohandas Karamchand Gandhi, né de famille noble, le 2 Octobre 1869, à Porbandar, petite ville de la province de Goujerat, dans la presqu'île de Kathiavar, que baigne la mer d'Oman, et surnommé par ses compatriotes *Mahâtmâ*, ce qui signifie *grande âme*.

Plié dès sa plus petite enfance aux plus strictes disciplines de la branche vichnouïte de la religion hin-

douiste, qui est pratiquée par plus de deux cent vingt millions d'habitants sur les trois cent vingt que compte l'Inde, ce n'est pourtant que dans le moment qu'il achevait en Angleterre ses études de droit, que Gandhi devait approfondir le sens de certains passages de la *Bhagavadgîtâ*, où la doctrine de la *non-violence* ou *ahimsâ*, qui ouvre, dans une certaine mesure, le chemin à celle du renoncement, est traitée en profondeur.

“C'est en s'attachant chacun à sa tâche propre que les hommes atteignent la perfection.

“L'esprit libre de tout attrait, maître de soi, affranchi de tout désir, s'élève par le détachement à la perfection suprême.

“Celui dont l'intelligence est éclairée, qui se maîtrise par une volonté ferme, qui est détaché des sons et des autres objets des sens, qui déracine en soi la passion et la haine.

“Qui pratique la solitude, mange légèrement, qui en tout, pensées, paroles et actions, se domine, qui, uniquement appliqué à la contemplation, se recueille dans une invariable impassibilité.

“Qui, s'affranchissant de l'égoïsme, de la violence, de l'orgueil, du désir, de la colère, de la richesse, supérieur à tout calcul personnel, atteint au calme, celui-là est mûr pour se fondre en Brahma”.

Gandhi est ou plutôt a été le Saint Vincent de Paul d'un pays que castes, races et religions diviseront toujours. Il l'est devenu en se conformant aux préceptes de cette *Bhagavadgîtâ*, qui est l'un des plus beaux livres sapientiaux de l'Inde. C'est sur ses muets conseils qu'il a fait appel à l'arme politique de l'inertie absolue, à seule fin de mettre en échec certains excès et certains préjugés du colonialisme.

Pouvait-il agir autrement, lui qui ne haïssait rien ni personne ? Les religions juive, chrétienne, hindouiste mahométane, parsi, bouddhiste et confucienne avaient

toutes une place en son coeur, comme les enfants d'un même père. Sa propre religion ne dit-elle pas, du reste, à chacun d'adorer Dieu selon sa propre croyance - ou *dharma* —, afin de vivre ainsi en paix avec toutes les religions ?

Gandhi était, en effet, parvenu à ce total esprit de tolérance, apanage des très belles âmes. Mais quel calvaire ne lui a-t-il pas fallu gravir pour atteindre ces hauteurs où, morales et religions, de quelque nom qu'on les nomme, se rejoignent et se confondent ?

Au Natal, en 1893, dès son arrivée, force lui est de subir l'ostracisme racial de règle dans ce Dominion. Partout, dans les trains, les hôtels, à Prétoria, à Durban, à Pietermaritzbourg, à cause de sa couleur, malgré sa profession d'avocat, il est l'objet des avanies les plus étranges et des pires vexations.

Il ne se reconnaît pourtant pas le droit d'abandonner ses compatriotes du Natal à eux-mêmes. "C'est en s'attachant chacun à sa tâche propre que les hommes atteignent la perfection", lui intime la *Bhagavadgîtâ*. Il a compris. La lumière de la certitude illumine sa vie. Il se doit de défendre les siens par tous les moyens que les lois anglaises mettent à sa disposition, et, avec eux, en même temps qu'eux, tous ces chinois hâves et guenilleux, tous ces pauvres hères de nègres soumis à l'arbitraire d'une "*colour bar*" inflexible.

Il reste donc. Son existence, à partir de ce moment, véritable évangile en action, est sa pensée même. Il est tout à tous ceux qui ont besoin de protection. De retour aux Indes, il persévère dans la voie qu'il s'est tracée. La paix entre les hommes de bonne volonté, la réconciliation de toutes les races humaines exigent un effort continu de tout l'être. Epris de vérité et de justice, réfractaire au mensonge, il est désormais à ce point dénué de préjugés sociaux, qu'il fréquente, pauvres ou riches, toutes les classes de la société hindoue, même

celle des *non touchables*, des impurs, que fuient et méprisent de père en fils les hindous des castes supérieures.

L'Inde entière finit par abonder dans le sens de Gandhi, à l'exception de son ami, le grand poète Rabindranath Tagore. On ne peut que donner raison, dans une certaine mesure, à l'auteur du *Gitanjali*, de n'avoir pas cédé à l'entraînement populaire. Le *swadeshisme* de Gandhi, son *swarajisme* et son *satyâgrahisme*, c'est-à-dire les mots d'ordre dont il a pénétré ses disciples pour qu'ils n'usent que des seuls produits de leur pays, se préparent à se doter d'un self-government et fassent emploi de la non-coopération comme forme de résistance active, tout cela constituait aux yeux de Tagore et constitue aux nôtres, un retour à un passé qui n'est plus et qui n'a plus sa raison d'être.

Il est fou, et vain, de condamner le progrès *a priori*. N'est-ce pas au progrès de la science médicale et chirurgicale européenne que le Mahâtmâ a dû de n'avoir pas été emporté, en janvier 1924, par une crise d'appendicite aiguë ? Pourquoi ce contempteur du progrès a-t-il alors demandé à être opéré d'urgence à l'hôpital Sassoon de Poona ? A la vérité, Gandhi était trop intelligent pour ignorer que les fleuves, même lorsqu'ils sont sacrés et s'appellent le Gange, ne remontent jamais à leur source. Mais il ne voulait plus de la tutelle anglaise pour son pays. S'il aimait individuellement les Anglais, il y avait un incommensurable discord entre le gouvernement anglais et lui.

C'est ce discord qui lui a dicté ses moindres actes, jusqu'à sa mort. C'est lui qui a été l'âme de sa politique nationale. C'est lui, en fin de compte, qui a été sa foi.

On peut se demander, maintenant qu'il n'est plus, hélas, et quelque profonde que soit la légitime admiration que l'on ait pour son œuvre, pour son nom et

pour sa mémoire, si cette politique n'était pas d'essence xénophobe, si elle ne se fondait pas sur un racisme compréhensible mais inavoué.

RENÉ MARAN.

# LE TEMPS DE SOUFFRIR

## AVANT-PROPOS

*J'avais voulu placer en tête de ces pages un autre titre : LE TEMPS DE LA LACHETÉ. Mais ce n'eut pas été tout à fait juste. Une lâcheté imposée par des événements sans pareils dans toute l'histoire du monde, une lâcheté commandée par les hommes responsables de l'avortement de la paix, bref une lâcheté née de la menace permanente d'une science aux raffinements barbares, n'est plus que l'expression résignée de l'instinct de conservation. Si l'humanité ne veut pas périr ou commencer, à tout le moins, une longue agonie, elle doit accepter la loi de la lâcheté. Humiliant paradoxe d'une situation extravagante et terrible !*

*LE TEMPS DE SOUFFRIR est beaucoup plus vrai car les jours qui ont suivi la guerre furent, en vérité, des jours de souffrance, et cette souffrance, loin de diminuer, augmente au fur et à mesure que les nations tournent en rond dans un épouvantable cercle de fer, devenant incapables, faute d'amitié, de s'aider à passer le rubicond du malheur. L'égoïsme des Etats forts et riches qui ne consentent que de sacrifices apparents ; la soumission forcée des Etats pauvres et ruinés par la guerre, désormais aux ordres des propagandistes d'idéologies extrêmes ; la confusion dans laquelle s'enfonce, heure après heure, le lamentable cortège des mortels ; l'exaspération insensée*

*des nationalismes ; les multiples complexes d'infériorité dont aucun gouvernement n'est indemne ; la haine au visage hideux qui partout a remplacé la loi d'amour ; le refus obstiné de regarder en face une réalité qui, certes, n'est pas belle mais dont la compréhension exacte pouvait être suffisante pour que soient détruits ses méfaits ; enfin cette folie généralisée qui nous ôte le secours du sens commun dont, plus que d'autre chose, l'humanité a le pressant besoin — voilà les principales raisons qui expliquent notre abaissement actuel.*

*A défaut d'autre mérite les pages qu'on va lire constituent des notes sincères prises au jour le jour sur les difficultés que rencontrent l'inquiétante gestation de la paix. Elles sont, j'ose le croire, une expression commune à la plupart d'entre nous et indiquent les raisons, non d'un pessimisme systématique, mais d'un scepticisme douloureux. Quelques unes de ces notes ont paru dans divers périodiques d'autres sont encore inédites, certaines ont reçu des développements plus complets. Je les ai volontairement dépouillées des faciles ornements qui en auraient peut-être rendu la lecture plus agréable. J'ai pensé qu'il fallait qu'il en soit ainsi pour qu'elles portent à la fois le témoignage d'une émotion spontanée et d'une sincérité indiscutable. Le langage littéraire n'a que faire ici. Il voile la réalité, et ce n'est pas le moment des rêveries inutiles.*

*Une immense déception accable le monde. A quoi servirait de fuir la dure réalité, et de se leurrer, et d'écouter les faux prophètes ? Espérer, soit ... Mais seulement si les conditions générales des peuples permettent d'entrevoir pour demain, ou même un peu plus tard, une issue au malheur de l'humanité.*

*De plus en plus, le visage de cette pauvre humanité est creusé d'angoisse. La guerre n'est pas ce qui tue le plus. Les millions de morts qu'elle fait ne sont pas plus à plaindre que les millions de vivants qui ne vivent*

*plus et qui n'auront de répit que lorsque une mort sans gloire les aura fait rejoindre les morts héroïques ... Voilà où nous en sommes et où nous ont conduits les chefs médiocres, avilis par leur passion même et par les buts égoïstes qu'ils poursuivent dans la recherche d'une inutile grandeur nationale.*

*Un monde sans espoir ! ... C'est le nôtre. Le passé n'a jamais offert un exemple pareil. A aucun moment l'univers n'a été plus bas. Qu'on ne parle pas de civilisation, ni de progrès. Qu'on ne parle pas de valeurs morales. Songeons plutôt à ce que fut le monde dans les temps anciens, oh ! pas si anciens que cela, dans les temps où les peuples ne regardaient pas les autres peuples en ennemis, où chaque peuple désirait, malgré la distance et la difficulté des communications, l'amitié des autres peuples ; dans les temps où, malgré tout, les peuples établissaient entre eux des relations cordiales et mettaient en commun le profit des dissemblances. On cherchait à ce compléter par l'apport d'autrui. Les philosophes de la violence n'avaient pas apporté les méfaits de leurs doctrines meurtrières. On n'était pas plus religieux qu'aujourd'hui, on était plus moral. Et, surtout le luxe agressif n'avait pas, provocateur insolent, suscité les réactions populaires.*

*Prenons-en notre parti et, tristement, attelons-nous à la tâche de survivre dans le moins d'indignité possible. C'est précisément là le plus grand malheur. L'homme qui a faim n'a plus le loisir de méditer sur les grands problèmes, n'a même plus le temps de distinguer entre le bien et le mal. Il veut vivre, il veut manger. Allons-nous le condamner pour les abdications auxquelles l'oblige sa misère totale ? Or, faisons-nous seulement le geste de nous pencher sur son malheur ? Le prenons-nous vraiment en pitié, et n'est-ce pas notre seul égoïsme et le seul souci de nous garantir contre une explosion de fureur qui amènent les gouvernements réactionnaires à*

*jeter un peu de lest, et certainement le moins possible ?*

*Et l'on voudrait que le monde vive d'espérance ? Pendant la guerre oui, car même ceux qui savaient que la dernière guerre ne serait pas la dernière des guerres, croyaient que sur les ruines matérielles et morales accumulées, les conducteurs attirés auraient pour premier objectif d'organiser, par un accord quasi-unanime, un monde véritablement démocratique. On croyait que le mot de démocratie représenterait une réalité humaine et qu'il ne servirait pas, à droite comme à gauche, à des fins opposées. Que voyons-nous maintenant ? Quel spectacle nous offre l'après-guerre, c'est-à-dire ce temps de paix, ou plutôt le temps d'un si long armistice à peine moins cruel que le temps de guerre ?*

*Un désarroi complet... Un désordre absolu... Une discipline au service du chantage... Un chantage devenu officiel... Par dessus tout, cet étrange édifice de prétendue justice morale et justice politique, cet édifice impuissant, mais encore trop puissant pour propager et protéger l'erreur, selon la direction secrète d'une majorité factice de gouvernements dépendant les uns des autres et restés fermement attachés au jeu des plus méprisables politiques. Nous sommes de ceux qui, dès la première heure, étions méfiants. Aujourd'hui, nous ne croyons plus en l'ONU, nous sommes certains qu'elle est condamnée et qu'elle ne pourra rien faire d'utile du moment que son action manque de franchise, de probité intellectuelle et d'honnêteté politique. Au près de cet assemblage de nations se détestant, encore qu'elles se coalisent parfois, obéissant à la double menace de la peur et de la destruction, la Société des Nations était cent fois préférable et, en tout cas, cent fois moins nuisible. Hitler avait contre lui le monde entier ; aujourd'hui à l'ONU chaque Puissance, quelles que soient les alliances commandées par des circonstances éphémères, a contre elle toutes les Puissances. Ce n'est pas l'amitié qui est le ressort de vie*

*de l'ONU, mais la haine camouflée. N'y a-t-il pas entre les Etats, même tributaires, un abîme non moins profond que celui qui sépare l'U.R.S.S. de l'Amérique ?*

*Prétendra-t-on que le monde retrouvera, malgré tout, son équilibre ? Assez de discours de propagande, assez de toute propagande, assez d'explications de professeurs de droit international quand le droit international n'existe plus qu'en fonction de la volonté des puissants. Assez de tout ...*

*L'Europe, avec le désarroi français, l'inquiétude italienne, la tragédie grecque, les difficultés anglaises, avec les visages anxieux de tous les pays qui firent d'elle un régulateur de civilisation, cette grande Europe est en décadence. Après avoir vécu dans un équilibre constant entre les forces spirituelles et matérielles, voici que l'esprit européen, par la force cruelle des événements, cède le pas à la matière. Or les peuples, il faut le répéter, ont besoin avant tout de se nourrir pour vivre, et lorsque les peuples ont faim l'esprit se tait, et l'irritation gagne bientôt les malheureux que la paix elle-même accule à la mort. Il faut faire partie du nombre des souffrants — a-t-on pu dire avec raison — pour savoir qu'il est un dénuement où l'âme est atteinte ... On ne se relève que par l'action soudaine, mais en même temps cette action est le péril le plus grave. Ce péril menace l'Europe dont les hésitations et les tâtonnements font précisément partie de l'action qu'elle entreprend, croyant se délivrer et se libérer en se vendant à l'une ou l'autre des idéologies qui se disputent l'empire du monde.*

*Les conditions où se débat l'univers ne permettent plus aucun atermoïement. Depuis cinquante ans, nous avons vécu sur des idées fausses, c'est-à-dire sur des idées qui avaient fait leur temps et qui, après avoir été justes et constitué une étape bienfaisante, sont devenues dangereuses. Les hommes qui avaient la responsabilité du pouvoir n'ont pas compris la leçon des évène-*

*ments, et c'est par une évolution soudain accélérée que nous voici jetés dans une impasse. Nos chefs n'ont rien vu et n'ont rien compris. Dépassés par les transformations sociales ils se sont, pour la plupart, ancrés dans des erreurs qui pour être collectives n'en sont pas moins périlleuses. Ils se sont arrêtés à la forme d'un monde que les passions avaient sculpté, alors qu'il était de leur devoir de regarder courageusement l'avenir et de travailler lucidement à la légalisation des idées nouvelles. C'est pourquoi, ils sont en partie responsables de la dernière guerre devenue d'ailleurs inévitable. Maintenant que les vainqueurs font figure de vaincus et qu'ils sont plus divisés entre eux que ne l'étaient Hitler et ses adversaires, les peuples sont broyés par l'étau des rivalités politiques.*

*Dire que le monde est aujourd'hui sans espoir, c'est énoncer une vérité douloureuse, mais ce n'est pas clore l'histoire de l'humanité sur une désespérance définitive. A l'agression du malheur, les générations qui montent — parce que la vie est finalement victorieuse — feront face avec la ferveur de leur jeune cœur et les lumières de leur jeune intelligence. Un monde sans espoir, ce n'est que le monde d'aujourd'hui, triste parenthèse entre deux façons de concevoir les droits et les obligations. Une civilisation est finie, une autre va naître. Nous appartenons à une époque qui expie ses lourdes fautes. Les guerres de l'avenir — il y en aura toujours — ne seront plus que des guerres de régime, des guerres pour le triomphe du passé ou la victoire de l'avenir. Dans les jours qu'il nous faut vivre désormais, c'est de moins en moins notre destin individuel qui règle le mouvement des hommes, écrivait récemment un moraliste chrétien. En remontant aux sources pures des religions que nous avons trahies et dont nous avons bassement faussé les leçons, nous comprendrons que leur enseignement ne prévoyait ni qu'il y aurait des riches pour réaliser leur fortune sur la misère des pauvres, ni qu'il y aurait*

*des politiciens pour consacrer l'injustice et se mettre au service des possédants, ni qu'il y aurait d'ingénieux moralistes pour pervertir les consciences, ni qu'il y aurait de subtils philosophes pour corrompre les esprits.*

*Hélas ! nous voici à peu près démunis de tout ce qui fait l'honneur et la dignité de la vie. L'épouvante nous entoure. Dans le combat gigantesque que se livrent la vérité et l'erreur, celle-ci — si nous n'y prenons garde — le remportera et l'univers, à peine sorti d'une guerre effroyable, sera voué au pessimisme destructeur de la volonté, de l'effort et de la liberté.*

*Un aspect de cette réalité est qu'aucun peuple du monde ne peut plus être heureux, si d'autres peuples sont malheureux. Le bonheur des peuples doit former une chaîne dont tous les maillons aient la même résistance. Il doit être distribué également à tous, grands ou petits, aussi bien aux nations qui possèdent de vastes territoires qu'à celles qui vivent entre des frontières plus modestes. Désormais, à la base de la solidarité des Etats, il y a la solidarité des peuples, la solidarité des hommes affamés de justice et d'amitié.*

*Nous voici en face d'un creuset où, après que la haine aura fondu, nous aurons à retrouver et à organiser la fraternité réelle et la fierté humaine. Lorsque sur un point quelconque du vaste globe, un pays est victime de l'injustice ou victime de l'ambition illégitime, lorsque sa liberté est menacée, lorsque ses droits sont méconnus, lorsque sa dignité est foulée aux pieds, le devoir de tous est de voler à son secours et de lui apporter le réconfort de l'amitié agissante.*

*Le monde d'aujourd'hui est-il sans espoir ? Peut-être. Mais s'il ne nous est pas permis à nous qui avons depuis longtemps dépassé le milieu du chemin de la vie, d'accomplir dans les heures prochaines une rénovation, nous ne devons pas cependant douter que c'est là l'œuvre des jeunes en qui réside le salut des temps future. La*

*jeunesse peut délirer et son délire est toujours légitime ; ce n'est jamais une extravagance de l'esprit mais le signe d'une anticipation. En un certain sens, vivre est sans doute facile, c'est grave aussi. Il y a une dignité de la vie dont nous sommes en train de perdre la notion. Or la vraie dignité c'est d'accorder l'esprit aux principes éternels, de découvrir le but de l'action et d'aller vers ce but, même à travers des défaillances, des reprises, des révoltes, et d'y aller, malgré tout, avec la lucide volonté de servir une croissance indéfinie, illimitée...*

15 Février 1948

## MEDITATIONS DE PAQUES

Un clair soleil, du ciel bleu, une douceur déjà tiède, l'abandon des manteaux pour le renard jeté négligemment sur de belles épaules — voici soudain le printemps !

Voici le printemps et voici Pâques. Cette année Pâques est la fête du printemps même, et jamais après les froids inusités de ce mois de Mars, on ne fut plus enclin à saluer les beaux jours qui viennent.

Gentil printemps sois le bienvenu, gentilles Pâques ressuscitez en nous tant d'espérances mortes ! Nous voudrions oublier chagrins et soucis et regarder l'avenir à travers le printemps, magicien incomparable, qui de sa palette lumineuse s'apprête à recréer la beauté du monde.

Hélas ! chagrins et soucis personnels ne comptent plus en ces temps où une peine universelle accable le monde entier, peuples et individus. C'est le printemps, mais la guerre est toujours là. C'est Pâques, mais la mort fait tous les jours de nouvelles victimes. C'est le printemps et c'est Pâques, et des millions d'hommes et de femmes n'ont plus de chez eux, sont des réfugiés, des épaves... Ni le ciel bleu, ni le printemps, ni Pâques ne peuvent leur apporter d'apaisement. D'apaisement ! La paix elle-même leur en apportera-t-elle ?

Comment se réjouir ? La paix qui mettra un terme à la mort, sera-t-elle capable de faire, d'un jour à l'autre, que ce qui était la joie, le soit de nouveau demain ? On répète à soi-même les mots que gonfle une secrète espérance. Sur l'avenir inconnu on voudrait voir briller d'anciennes lumières, une splendeur intime, un peu de cette chaleur spirituelle qui donnait tant de goût à la vie.

Il a fallu qu'une barbarie sans nom, qu'une barbarie toute germanique, tombât sur des peuples innocents et inoffensifs comme une bête de proie. Pendant cinq ans, ce fut le martyre du monde. Non seulement les soldats, mais les civils eux-mêmes, mais les femmes, mais les enfants, ont connu des tourments sans cesse renouvelés.

Le ciel peut être plus bleu encore, le printemps peut être encore plus doux et les cloches de Pâques peuvent sonner plus fort encore, le malheur est devenu le lot de millions d'êtres qui ne savent plus sourire, qui ne savent même plus vivre, et qui ont vécu, pendant ces douloureuses années, avec plus de morts que de vivants.

C'est que la paix est seulement au bout du sacrifice. Pour la paix de demain, après que la bête de proie déjà blessée sera morte, il faudra encore beaucoup de sacrifices avant de retrouver la tendresse d'aimer, la douceur des émotions viriles, la richesse des cœurs purs. On n'envisage pas sans anxiété ce que pourra être la paix. Les anticipations que notre esprit élabore sont des espérances qui ne deviendront peut-être jamais des réalités. Incapables d'imaginer ce que sera cette paix, notre curiosité insatiable, ou plutôt un légitime délire d'optimisme, s'attache à deviner ce qu'elle sera. . .

Le monde souffrant, le monde espérant se grise d'un rêve de paix idéale. C'est bien. Car il n'est de néant que dans le désespoir et le scepticisme. Regardons le ciel plus clair, écoutons les cloches plus sonores. Malgré tout aimons ce printemps nouveau, acceptons les cloches de Pâques comme le signe d'une nouvelle espérance.

Un jour, le monde sera étonné de revivre. Il reprendra la chaîne des jours ; puisse-t-elle lui être plus légère. En vérité, rien ne change, hors l'illusion. L'humanité s'est toujours bercée de chimères diverses, toutes vaines et toutes puissantes. La science, en dépit de ses précisions et de ses certitudes, n'est pas parvenue

à détruire le monde des illusions auquel nous mènent les routes intérieures. Armons-nous de patience et de modestie.

En face de ce printemps — le dernier sans doute de la guerre — disons-nous que si la paix est une œuvre difficile elle n'est pas impossible. Tous les hommes sont désireux qu'elle ait la vertu d'un baume sur les blessures de l'humanité. Oh ! la paix telle que nous la concevons et la désirons, cette paix admirable est un songe. N'attendons pas qu'elle devienne jamais une réalité durable. Soyons sages et souhaitons seulement qu'elle soit une paix suffisante qui cadre avec la logique d'un monde sans cesse changeant. Une paix simplement normale.— *31 Mars 1945.*

## LA GUERRE DES COMBATTANTS

La guerre des combattants va finir... Question d'heures, de jours, tout au plus de semaines. Et j'espère bien qu'aucune pitié pour l'Allemand ne viendra obscurcir la lucidité de ceux qui auront la mission de réorganiser le statut du monde.

Hitler est l'ennemi, mais chaque Allemand ne l'est pas moins. Car l'esprit germanique s'est révélé, plus que jamais, un esprit de persécution. Le grand dessein de la dictature hitlérienne, de la dictature allemande, ne fut-elle pas de faire de l'Etat un arbitre exclusif, une religion contre la religion, en somme de substituer à une morale universelle — morale commandant à l'Etat et à l'individu dans le respect de la liberté de l'homme, de sa dignité, de sa volonté une morale politique de circonstances niant à l'homme tous ses droits pour les reporter sur une monstrueuse personnalité de l'Etat ?

Aujourd'hui la preuve est faite, il n'y a pas deux Allemagnes, il n'y en a qu'une, et elle est née au Château de Versailles en 1870. La civilisation des Allemands n'a jamais été — malgré la science de leurs chimistes, les rêveries de leurs poètes et l'audace de leurs philosophes — que l'alibi d'un sentiment profond et sournois, le prétexte social à la dogmatisation du cruel instinct barbare qui poussa les Germains, depuis les âges lointains de l'Europe, au culte intensif de la force matérielle, en vue de la domination des autres peuples.

Or, les pays veulent être heureux. Même s'ils n'y parviennent pas toujours, c'est le but légitime qu'ils se proposent. Et le bonheur est d'abord dans le fait de la vie qui, aux yeux de l'Allemagne hitlérienne, devait être offerte en sacrifice à la réalisation d'une hypothétique et factice puissance de l'Etat immoral. De ce point de départ vient le divorce tragique des peuples. Il faut aimer la vie pour en faire un bien précieux et orné, la vie, ce plus grand des miracles, cette merveille unique. Qui n'en sent le prix véritable, hors des frontières de la prison nazie ? Vivre : se mouvoir dans la liberté de l'action, le frémissement de la paix, l'intensité du désir, l'ivresse de l'amour. Vivre : se projeter tout entier dans la nature et tout ensemble ramener la nature à la mesure humaine, va-et-vient incessant du monde intérieur au monde extérieur, du visible à l'invisible, du rêve à la réalité. Vivre : s'épanouir dans la lumière et goûter le mystère ardent de l'ombre. Vivre : respirer, aimer, chanter, rire, souffrir, pleurer. Vivre : victoire sur l'immobilité et victoire sur la mort.

Péniblement, siècle par siècle, l'humanité a établi un ordre social, toujours perfectible sans doute, mais comportant, quoi qu'en pensent les pessimistes, des améliorations progressives. Rien ne sera jamais parfait ici-bas : l'essentiel est que le monde soit de moins

en moins imparfait et c'est à ce but que tendent les peuples alliés, — but à la fois modeste et immense. Les familles nationales n'ont de sens et de valeur qu'intégrées dans le cadre de la famille humaine. Les civilisations particulières servent à constituer, par leur diversité même, une civilisation universelle efficace. Toutes les routes de l'univers se croisent et les frontières ne peuvent, sans risque, être fermées à l'esprit et à la culture.

L'Allemagne ne peut plus que périr qui, à peu près seule, s'est écartée de la route commune où les hommes unis par des réalités plus fortes que les frontières, des sentiments plus sociaux que l'égoïsme, des doctrines moins étroites que le nationalisme, s'engagent, les yeux tournés vers un noble avenir sans chimère. Plus que le destin des peuples, c'est le destin même de l'homme qui fut l'enjeu de cette plus cruelle des guerres.

Oui l'Allemagne, du moins cette Allemagne-là, souhaitons qu'elle périsse et qu'au délire de la méchanceté succède une ère de logique, de bon sens et, plus simplement, de bonté. La guerre des combattants va finir... Mais ne reste-t-il pas à gagner une autre guerre, celle des peuples contre les idées qui furent la cause lointaine ou immédiate de la catastrophe ?

La tentation reste toujours puissante de raccorder le présent et l'avenir au passé dans ce qu'il eut de trouble. Mais est-ce que malgré la tare des idéologies, le poison de l'ambition, le goût dévoyé de la gloire, le problème de la vie internationale ne finira-t-il pas par se poser en fonction des valeurs morales où il faut que se réfugie, la sécurité des peuples ?— 7 Avril 1945

## LA MORT DE ROOSEVELT

L'histoire, mieux que les contemporains, appréciera son rôle patient, difficile et génial. Il est mort à quelques jours de la victoire qui fut sienne à plus d'un titre et dont il escomptait qu'elle serait la première étape d'un monde nouveau. Roosevelt est mort à l'heure où sa présence était le plus nécessaire. La guerre avait créé un désarroi, sa mort a plongé l'univers dans la tristesse et créé, quoi qu'on dise, un autre désarroi. M'aventurerai-je beaucoup en disant que la guerre qu'il avait si bien faite, il ne l'avait faite qu'en vue d'une paix qu'il voulait totale et absolue, qu'il voulait asseoir sur des bases plus sociales que politiques, qu'il voulait pure de toute intrigue, qu'il voulait comme la fin d'un monde et le commencement d'un autre ?

Il n'a pas ménagé ses forces, ni son courage, ni l'audace de son cœur. Il dut d'abord remonter un courant très fort. L'Amérique n'était pas prête pour la guerre, j'entends pour l'idée de la guerre. Plus que jamais elle était férue de son isolationnisme et les affaires des continents lointains n'arrivaient à elle qu'à travers un écran qui en accusait encore l'éloignement. Roosevelt voyait bien que la guerre mettait, comme aucune guerre ne l'avait fait auparavant, toute la civilisation en danger, et il voyait aussi une réelle attaque, quoique encore indirecte et invisible, à l'Amérique elle-même. Pendant deux ans il fit l'effort de remonter le courant et chacun de ses discours était destiné, sous une forme ou une autre, à mettre ses compatriotes devant la vérité menaçante. L'homme politique se doublait d'un apôtre. Il apporta pour le triomphe de sa mission

un sens très fin de l'actualité, une habilité patiente et un don d'émotion rarement égalé.

C'est donc grâce à lui, et à lui seul, que les Etats-Unis acceptèrent déjà, avec une résolution grave et convaincue, l'idée de guerre, et puis la guerre elle-même, avant qu'elle ne fût imposée par l'ennemi asiatique. Ce revirement de l'opinion fut un miracle et l'œuvre personnelle du président défunt. Ce ne sera pas là son moindre titre de gloire.

C'est pourquoi aucun mort, à aucun moment, si grand fût-il, si immense fût sa popularité, n'a laissé plus de regrets que le président Roosevelt. Sa disparition a frappé d'un deuil quasi-national toutes les nations. Dans cette guerre, d'autres hommes d'Etat, d'autres chefs—Churchill ou Staline, par exemple—ont prouvé leur grandeur authentique, mais ils restaient, en quelque sorte, spécifiquement anglais ou russe. Des circonstances particulières ont fait de Roosevelt l'homme de tous. Il appartenait à tous, en effet, parce qu'il a pensé à tous les hommes qui, aussi bien entre les frontières de sa patrie qu'au delà, sur toute la terre, peinent et souffrent, attendant l'avènement d'un régime social de justice.

Il avait compris dès 1938, que la guerre allait bel et bien être sabotée par la plupart des peuples qui étaient pourtant sous la menace directe de l'Allemagne. Il n'était déjà pas, lui, un neutre sans courage. La carence de tant de nations, l'incompréhension des faits, la soumission anticipée à la volonté des barbares, l'ulcéraient. Lui qui, rappelons-le, n'avait jamais eu peur, savait bien que la peur ne pourrait rien sauver. Il pensait que ce n'était même pas vivre que faire figure passive de pion sur un échiquier sanglant. Il avait toujours eu la volonté de déchirer la tunique infamante de la neutralité. Il refusait pour lui et son pays de courir, malgré de frémissantes réalités, après des fantômes.

L'Amérique le suivant, rallia, comme le nuage qui court dans le ciel, un horizon plus lumineux, l'horizon des claires espérances.

Il travaillait pour la guerre sans doute, mais surtout pour l'après-guerre. C'est ici que son génie apparaît dans une magnifique clarté. Avec toutes les réserves que lui imposaient les conditions de la diplomatie internationale, il tenait à faire comprendre autour de lui, à tous les gouvernements et à tous les peuples, que la guerre gagnée serait quand même perdue si la paix n'apportait à l'homme, plus qu'aux nations, la sécurité, la liberté et la dignité.

Certes, son optimisme n'avait pas de visières et il ne se dissimulait pas les difficultés. Mais si l'on n'osait pas, pensait-il, jamais aucun progrès ne se réaliserait. Malade, usé, en proie à la souffrance physique, il conservait une foi entière dans une humanité régénérée. Un acte de justice était à accomplir, et l'on peut être certain que, lui vivant, il aurait été accompli. C'eût été l'étape première vers un monde vraiment meilleur. Du moins a-t-il laissé dans les cœurs des hommes une grande espérance.— *21 Avril 1945.*

## LA ROUTE INCONNUE DE L'AVENIR

Je pense aujourd'hui moins à la guerre qu'à la paix. La guerre sera bientôt finie, mais laissera-t-elle la porte, grande ouverte, à la paix ? Je voudrais le croire, mais une peur m'étreint, car je ne puis oublier l'exemple de 1918 et qu'une victoire mal digérée n'est pas moins funeste qu'une défaite. Les hommes comme moi, qui ont passé leur vie loin des leviers de commande, les hommes de mon âge qui ont délégué de plusieurs années la fatidique soixantaine, peuvent librement parler

sans qu'on les accuse d'ambition personnelle. Non, leur anxiété, c'est-à-dire leur passion pour un mode d'existence menacée, est sincèrement émouvante. Ils apportent à parler, outre leur expérience, un cœur désintéressé, un esprit dégagé des passions secondaires.

Je sais bien que les chefs dans tous les pays disent ce qu'ils pensent quand ils parlent d'un monde meilleur, mais ne sont-ils pas, souvent à leur insu, influencés par leur propre passé et le passé d'une politique nationale déterminée ? Je vois déjà, à des signes qui ne trompent pas, que sur la route des prétendues futures politiques les mêmes pas guident nos conducteurs sur les mêmes chemins anciens. Nous, nous interrogeons l'avenir avec angoisse, et nous y avons un certain mérite, car ce n'est pas nous, survivants attardés, qui serons les bénéficiaires ou les victimes des temps en marche. Nous nous demandons cependant, avec une conscience épurée de tout égoïsme, si l'ordre moral qui naîtra du nouvel ordre social créera à l'individu des zones de chaleur. Que les hommes qui n'ont pas beaucoup d'années à vivre et, en tout cas, ne font plus partie de la mêlée palpitante envisagent avec quelque crainte une forme de vie nouvelle et souffrent qu'elle puisse être une expression diminuée de la liberté et de la responsabilité individuelle, c'est la preuve qu'au-dessus des épreuves personnelles, il existe une idéale solidarité des générations.

Nous avons beaucoup espéré, nous espérons toujours que la paix sera une paix entre les hommes autant qu'une paix entre les peuples. Mais après l'optimisme des temps de guerre un pessimisme, même un certain scepticisme, ne se sont-ils pas soudain emparés des cœurs et des esprits ? Nous nous disons, devant le mécontentement général ponctué par de pénibles mouvements intérieurs chez les nations libérées, que quelque chose ne va pas, qu'un nouveau danger menace l'humanité et que les peuples éprouvent de sérieuses

difficultés, non seulement à trouver un équilibre nouveau, mais même à retrouver leur ancien équilibre. Pourtant des hommes par millions sont morts, militaires et civils, victimes d'une barbarie scientifique raffinée, victimes de la méchanceté première de l'Allemagne hitlérienne. La mort de tous ces hommes de toutes ces femmes, n'est-elle pas une terrible leçon ? Chacun la sent mais tous la comprennent-ils ? Des paroles de regret passera-t-on réellement aux actes de rédemption ?

On objectera :

— Le bouleversement a été trop profond pour pouvoir rapidement trouver un équilibre raisonnable. La guerre n'est pas encore finie et c'est à sa fin que l'on doit tout sacrifier. Il est inévitable que les pays libérés connaissant, pour commencer, quelque désarroi. N'oublions pas que tout vaut mieux que l'oppression allemande. Une jour viendra où la paix, bien que lente, bien que difficile, soulèvera enfin le rideau sur un monde meilleur.

On peut répondre :

—Ce monde meilleur, peut-on en conscience dire qu'on en aperçoit les premiers signes ? Tous veulent vivre dans un monde meilleur. Mais que fait-on pour cela ? Et suffira-t-il de conférences et de textes pour changer l'humanité ou pour qu'elle accepte son véritable destin ?

Dialogue entre l'optimisme et le pessimisme ! C'est encore un jeu d'esprit, l'expression inutile d'un raisonnement, ici et là également juste et également injuste. Non, il ne suffit pas de nous frapper la poitrine et de prononcer de vains *mea culpa*. Aujourd'hui, jusqu'au ciel s'élève la chaîne des repentirs tardifs. Le monde a connu le fond du malheur, mais ce n'est pas par défaut d'intelligence. Celle-ci n'a pas manqué, elle a brillé de tous ses feux et porté à leur point le plus éclatant les dangereux sophismes. Maintenant, si on

voulait simplement se laisser guider par le bon sens, diamant de la raison, il y aurait bien des chances d'être dans le vrai. Je ne crois pas, malgré les tentatives isolées, que l'esprit public veuille se prêter à une réelle transformation. Pourtant hier est déjà si ancien qu'il semble séparé de nous par un abîme profond comme les siècles. L'escorte des ombres éteintes qui nous accompagne sur la route inconnue de l'avenir ajoute au mystère de la conscience individuelle aussi bien que collective. Et nous pensions que, dans la souffrance et le sang, l'humanité se préparerait aux gestions nouvelles !

Donnons à la sensibilité sa place exacte, car le monde périrait s'il se laissait gagner par une fausse sensibilité. Aujourd'hui comme hier — quand la guerre battait son plein et que les Alliés ne concevaient pas qu'on pût ne pas détruire jusqu'à la dernière pierre l'édifice nazi et ne pas supprimer à l'Allemand, ouvrier de mort, jusqu'à sa dernière chance — il faut se convaincre qu'il est encore trop tôt pour croire que l'Allemagne puisse se réhabiliter.

Cette guerre eut les allures d'une épopée écrite avec le sang et la chair des hommes. Elle a marqué les pas de l'humanité, peut-être dans le chemin de l'héroïsme glorieux, mais je voudrais dire, plus simplement et plus logiquement, dans celui de la délivrance.

L'Allemagne vaincue, le monde ne sera pas encore libéré, ne sera pas encore délivré. Non, l'Allemagne n'est qu'une des données d'un problème beaucoup plus vaste, et ce n'est pas de chercher le seul statut des peuples qu'il faut, mais de trouver, avant tout, le statut de l'homme.

Sans ce statut de l'homme, sans la tranquillité assurée à l'homme sans sa dignité reconnue, il n'y a pas de sécurité. "La paix n'est pas l'absence de la guerre, a dit Spinoza, c'est une vertu qui naît de la force morale."

Autrement, la guerre reste toujours en suspens : elle est dans un devenir perpétuel. En vérité l'homme, entité absolue, n'aime pas la guerre ; il ne désire ni risquer la mort, ni la donner. Ses besoins ne sont pas si considérables qu'il ne puisse pas obtenir la modeste satisfaction à laquelle il a droit. La cause à la fois lointaine et immédiate de la guerre est dans le seul refus de reconnaître ce droit, et c'est ainsi qu'au mécontentement individuel succède, tôt ou tard, le mécontentement général qui conduit à jeter un peuple contre un autre.

Il ne sera donc rien fait d'utile, rien de durable, rien de véritablement honnête si l'on se contente d'établir, avec une certaine pompe, des règles de sécurité politiques et militaires. Ce n'est alors qu'une suspension des hostilités qui peut durer plus ou moins longtemps selon la force de refoulement des nations. On parle aujourd'hui, et l'on y pense je crois sérieusement, de l'établissement d'un ordre général. Mais demain à San-Francisco, ailleurs après-demain, que feront les nations, ou du moins leurs représentants ? Et que peut-on faire, sinon arrêter des règles suspensives de la guerre ?

Plus on approche de l'écrasement de l'Allemagne, plus on refait le tour des événements et on s'explique à soi-même les divers visages de la guerre sinistre en posant sur chacun un reflet de nos espérances. Nous sommes angoissés, nous sommes encore inquiets et, néanmoins, un indestructible optimisme nous fait momentanément triompher du doute. Nous voici à la croisée des chemins qui tous nous mènent à l'avenir. Or des réalités s'imposent à nous et impitoyablement nous obligent à réfléchir sur les conditions nouvelles. La vérité est que le présent n'a guère de consistance, car il n'est qu'attente et regrets. Le passé d'avant-hier, par comparaison, paraît une zone enchantée. Un démiurge bienveillant nous a octroyé mille dons,

mais un seul qui les vaut tous : la faculté de nous dominer et de dominer le monde par l'esprit. En effet, chaque homme est en conquérant puisqu'il peut apprécier, juger, louer ou condamner et, avec les éléments dont il dispose, construire l'avenir. Fragile construction si elle n'est qu'une représentation de nos préférences ! Cependant, même cette représentation n'est pas tout à fait vaine, car les données les plus audacieuses, les créations les plus invraisemblables, les idées les plus chimériques ont toujours une âme de vérité et ne peuvent pas ne pas être en partie formées avec du réel.

La paix à la conclusion de laquelle les peuples s'attachent n'est encore qu'un fantôme auquel par la parole, les discours et les intentions, les hommes politiques s'efforcent d'apporter des parures brillantes. On ne peut douter de leur bonne volonté ni de leur sincérité, mais la paix est plus difficile à gagner que la guerre. Celle-ci est relativement simple et toujours directe. La paix est complexe et les problèmes qu'elle soulève se fractionnent à l'infini. Ce sera une bonne paix, ce sera la meilleure des paix possibles — il n'en existera jamais de parfaites — si les hommes qui en arrêteront les termes ne rougissent pas de leur cœur et ne recherchent pas pour leurs pays des gains matériels. Pressante tentation qu'il faudra vaincre ! La terre est à tous, et le mauvais orgueil national est celui qui inspire de détruire pour asservir ou de s'étendre pour frustrer.

Et ce n'est pas encore suffisant, car le grand problème actuel est, avant tout, un problème moral. N'oublions pas, sous peine de faillite, que "le droit moral à l'existence est inutile si on néglige les conditions matérielles de l'existence". Tous les hommes sont désireux que la paix prochaine soit plus qu'un palliatif.

L'humanité n'a, à aucun moment du long périple des siècles, souffert comme elle a souffert par la volonté du tyran allemand, je devrais dire : par la volonté du

peuple allemand tout entier. Que du moins la leçon ne soit pas perdue et que du malheur même naisse une aube nouvelle. C'est plutôt sur une double leçon qu'il faut méditer. Si nous acceptons que l'étape immédiate soit l'organisation d'une sécurité collective — et c'est l'étape naturelle — nous devons, chacun dans sa sphère, travailler à une mission plus haute et dont la permanence sera désormais le principal attribut. Rien ne sera fait et nous aurons délibérément tourné le dos à l'arc-en-ciel de la paix si les problèmes de politiques extérieures, dans tous les pays, ne se présentent sous un jour moins étroitement national et si les problèmes intérieurs ne se présentent pas sous un jour plus généreusement social. Les peuples escomptent un nouveau pain de vie. Est-ce qu'ils auront attendu les jours clairs, les heures resplendissantes de la délivrance pour descendre encore d'un degré l'échelle humaine ? Ils ne se méprendront plus sur les fausses concessions. Les tyrans de l'intérieur, ceux pour qui le Mur d'Argent est dieu, ne peuvent plus espérer de commander sans provoquer des révolutions. Contre ceux-là, toutes les colères sont prêtes. Déjà ils sont condamnés dans la solitude exaspérée des cœurs.

C'est pourquoi les hommes politiques feraient bien de réfléchir aux conséquences de leurs actes. Le premier devoir est de créer entre les hommes des liens de solidarité et des motifs d'amitié. Malgré la facilité apparente des années qui ont précédé la guerre, le monde, sans le savoir, vivait dans la trame invisible d'une tragédie, parce qu'il vivait dans le déséquilibre social. Le Mur d'Argent séparait d'une ligne arbitraire et cruelle ceux qui possédaient trop et ceux qui ne possédaient pas assez. Il y avait trop de souffrances d'un côté et trop d'égoïsme affiché de l'autre. Or, ne perdons pas de vue que des millions d'êtres humains ont été sacrifiés pour que demain ne soit pas une continuation

hypocrite d'hier, et pour qu'il apporte une amélioration véritable.

Les réactions actuelles de l'univers démontrent qu'il est des limites infranchissables à l'impudence et à la méchanceté. L'Allemand n'a-t-il pas commencé de payer ? Mais ces réactions se renouvelleront si l'impudence et la méchanceté changent de climat, c'est-à-dire si les politiques intérieures se défendent au moyen de lois périmées ou de lois réactionnaires déguisées. On n'a pas encore inventé des armes contre l'esprit, et l'esprit des peuples est en train de prendre forme. Désormais, les seules vertus actives auront cours parce qu'on se rend enfin compte, dans les heures nouvelles, que les vertus négatives sont parfois plus dangereuses que le vice. Personne n'a plus le droit d'être absent de la lutte qui se prépare et il faut que cette lutte, pour conserver un caractère humain, soit le fait de tous. C'est ainsi seulement que les transitions nécessaires seront sauvegardées et qu'on commencera de rallier la vie civilisée.— 29 Avril 1945.

### CHEZ LES NATIONS LIBERÉES

Lorsqu'on juge les événements assez étranges qui continuent, aujourd'hui encore, malgré la délivrance, à agiter les nations libérées, on est porté à s'inquiéter. Mais soyons clairvoyants et jugeons humainement ce qui est humain. Si tout ne va pas pour le mieux en France, en Belgique ou en Grèce, c'est qu'on croit à tort que, du jour au lendemain, un pays qui a vécu pendant d'ignominieuses années sous le joug allemand peut retrouver son équilibre, le climat exact qui lui convient. Ces pays, pendant un temps trop

long, ont souffert. Reconnaissons-le, nous qui n'avons eu, en somme, de la guerre que des échos.

Cependant les Français ont fait preuve, en ces jours de redressement, de plus de volonté pour surmonter leurs obstacles et pour rallier, par le chemin de l'honneur, leurs glorieuses traditions. Ils ont accepté un homme en qui ils ont incarné leur foi en eux-mêmes et en leur destin. Le Général de Gaulle, imposé par le Français moyen à tous les Français, apparaît pour le moment, plus peut-être qu'aux jours de la résistance à l'extérieur, non pas comme l'arbitre, mais comme le chef nécessaire, et la France, sans lui, aurait connu des convulsions graves.

Moins heureuse, la Belgique n'a pas trouvé son chef, ni la Grèce. Ici et là, la reprise de la vie politique normale est plus lente et encore plus difficile. Il semble que les hommes d'Etat, loin de se mettre à la tête d'une oeuvre de salubrité, continuent à représenter des idées, des partis, un ordre de choses périmées et montrent, dans l'action, une timidité qui cache, peut-être à leur insu, Dieu sait quels desseins !

Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'au lendemain de la délivrance, il fallait aveuglement pardonner aux coupables, mais je pense qu'il fallait punir, avant tout, les grands coupables, ceux qui ont aidé l'envahisseur à terroriser leur compatriotes, leurs frères ou qui, grâce à l'envahisseur, se sont scandaleusement enrichis et se sont mis à l'abri du Mur d'Argent.

On a puni et exécuté des fonctionnaires, on a puni et exécuté des publicistes et des écrivains. Mais je ne vois pas, à part de rares exceptions, qu'on ait porté une main justement vengeresse sur ces hommes effroyables qui, avec la protection de l'ennemi, se sont enrichis et, dans la misère générale, ont édifié de grandes fortunes. La guerre, en aucun cas, ne peut être un prétexte à l'immoralité commerciale, encore moins si cette

immoralité a aidé au malheur, à la trahison et à la mort.

L'épuration ! Un beau mot, à condition d'être une réalité généralisée. Mais l'épuration elle-même est timide, comme craintive et louvoyante. De là, soyons-en persuadés, est né le premier mécontentement sérieux. Déjà dans les temps normaux, le spectacle des richesses égoïstes n'était pas sans danger. Mais aujourd'hui, ce danger, pour bien des raisons légitimes, est effrayant. Par delà les vivants, les morts, les grands morts et les héros inconnus demandent justice... Et l'on n'accepte pas davantage que ces mauvais riches fassent la charité à bon compte. Car la charité ne peut pas être "une parcelle détachée d'un bloc d'or pour boucher un trou dans une détresse" dit André Rousseaux. On sent plus que jamais une odieuse disproportion. Le plus terrible c'est qu'elle a été aggravée par la guerre et oppose une petite fraction d'hommes contre la majorité des hommes et continue, malgré les événements, le malheur, la honte, et puis la délivrance, à entretenir la haine sournoise qui émane de l'argent.

L'absence de décision chez ceux qui ont accepté la responsabilité de gouverner n'est-elle pas, en quelque sorte, la crainte qu'inspire encore le capitalisme, malgré les discours, les démentis et les lois sans courage ? J'entends le mauvais capitalisme et ses tentatives de spoliation. Je sais bien que sans argent il n'y a pas de civilisation mais cette même civilisation se décompose, se détruit si l'argent violente l'homme et le soumet à des volontés implacables et bien souvent anonymes. Je ne vois nulle part qu'on établisse même les lignes essentielles du futur statut social, et l'on a tout lieu de s'en attrister. Est-ce que les lignes de ce statut, à cause des circonstances mêmes, ne pourraient pas être plus facilement arrêtées chez les nations libérées ? Précisément, on y verrait avec joie le geste décisif qui accuserait la coupure entre hier et demain.

Le mécontentement peut naître aussi d'une espérance trompée. Ces peuples libérés ont espéré, après avoir longtemps désespéré, vivre enfin normalement leur vie animale, car ce n'est pas le courage qui leur a fait défaut quand l'ennemi était chez eux. La vie de l'âme et de l'esprit n'a pas connu de défaillance. Mais aujourd'hui ne pouvaient-ils pas estimer qu'ils avaient le droit de manger, eux qui ont eu faim, et qu'ils avaient le droit de vivre, eux que la mort a si souvent frôlés ? Cette espérance, ils sont étonnés qu'elle ne se réalise pas. Il faut les comprendre. La nature humaine est invariable, et le corps a ses exigences, plus pressantes que celles de l'esprit. Ceux qui, dans les pays restés libres au milieu de la tempête qui a ravagé le monde, en sont choqués, manquent étrangement de compréhension et prouvent une incurable sécheresse d'esprit. Qu'un abattement momentané accable les peuples qui n'ont pas fini de souffrir, quoi de plus naturel ? Nous serions indignes si nous ne compatissions pas à leur découragement et si, dans le bonheur immérité qui nous est échu, nous ne nous sentions pas douloureusement inquiets de leur malheur.

Il faut prendre garde que ce mécontentement compréhensible, justifié, ne devienne un levain de haine et, la guerre finie, n'oppose une classe à l'autre. L'humanité a rêvé d'une ère d'amitié, de liberté et de solidarité. Cependant, avant la solidarité entre peuples, ne serait-il pas plus logique d'établir la solidarité entre les hommes d'un même peuple ? Est-ce que les gouvernements provisoires installés ici et là ont fait vraiment tout ce qu'ils ont pu, pour établir cette solidarité ? Leur timidité apparaît, de plus en plus, comme congénitale. Il ne sert à rien de renvoyer au lendemain la solution des problèmes d'intérêt immédiat. Aujourd'hui, nulle part, les peuples ne sont vraiment heureux, mais il en est de plus sacrifiés et de très malheureux et c'est pour-

quoi des problèmes qui semblent secondaires peuvent subitement prendre le pas sur les grands problèmes, ou du moins ceux qu'on appelle ainsi, et dont les hommes politiques, trônant dans les nuées, font leur souci quotidien. Aux millions d'hommes que l'ennemi a tenus pendant quatre ans sous son joug et qui se trouvent aujourd'hui aussi démunis qu'hier, la délivrance a-t-elle apporté un minimum de justice sociale ? S'étonnera-t-on qu'ils soient pessimistes et plus ulcérés de connaître un nouveau joug, plus indigne d'être imposé par une fraction repue de leurs propres compatriotes ?

Une des tristesses de la guerre est l'absence d'âme et de conscience de quelques-uns. "On n'évite pas, on n'évitera jamais qu'il y ait des gens que aiment à gagner de l'argent, dit un moraliste. Il faudrait qu'il y en ait très peu. Il faudrait surtout que l'envie de l'argent ne se répandit pas." La grande plaie, je dirai même la plus grande plaie de la guerre, c'est ce qu'on est convenu d'appeler le marché noir. Ceux qui le pratiquent ont mille tours dans leur sac et, en vérité, ils s'accomodent fort bien des diatribes sans effet dont ils sont l'objet. Les lois sont quasi inopérantes. Ils les ignorent et elles les ignorent. Mettez-vous dans la peau de celui qui a faim et qui voit son voisin, parce qu'il est riche, manger tout son soûl, et qui voit sa grande misère devenir la cause de la richesse du voisin.

La situation est tragique. On peut bien dans des Conférences imposantes régler, sur un papier académique, le statut du monde, mais on n'aura pas réglé le sort de l'individu et de la communauté en péril. "Il faut bien de la pâte pour faire le pain et de la pâte humaine pour faire le peuple", dit encore le moraliste. Le peuple sur qui reposent l'avenir, la grandeur, la vitalité d'un pays, si on ne sait pas le ménager, si on ne pense pas à lui d'une façon effective, bref si on ne combat pas ses ennemis, qui vivent à ses dépens et

le frustrant, c'est toute la communauté qui est menacé, c'est le pays lui-même.

Qu'on ne dise pas qu'il y a aujourd'hui de plus grandes questions à débattre. Ce n'est pas vrai. On voit souvent que les petites causes produisent de grands effets. Rien ne serre davantage le cœur que le malheur d'autrui, surtout quand ce malheur est celui d'un certain nombre de peuples. On aurait voulu que les pays délivrés de l'ennemi de l'extérieur fussent délivrés à la fois de l'ennemi de l'intérieur. La prudence la plus élémentaire n'exigerait-elle pas que la guerre actuelle, qui fut une révolution mondiale, fût tenue pour telle ? Car, quelque ingéniosité qui soit apportée à régler la fin des hostilités, chaque peuple, déçu dans sa vie matérielle, fera sa révolution propre.

Je ne pousse rien au noir et je me refuse au pessimisme. J'essaye de voir les choses comme elles sont et d'apprécier avec ma raison libérée, autant que possible, des préjugés anciens, les événements et les faits qui, d'ailleurs parlent d'eux-mêmes. La Fontaine avait raison de dire que nous ne croyons d'instinct que ceux qui sont nôtres et ne voyons le mal que lorsqu'il est venu. L'observation du fabuliste devrait être inscrite en lettres d'or à la porte de toutes les Conférences. Au temps douloureux de la guerre va succéder le temps, non moins grave, de la gestation de la paix. Nous avons des raisons de tout craindre, et chaque erreur peut engendrer des catastrophes nouvelles. Nous marchons sur un terrain hérissé d'obstacles provenant les uns de la convoitise des nations, les autres de la méchanceté des hommes. Les maîtres de l'heure sauront-ils voir clair et porter une main hardie sur l'arsenal des préjugés égoïstes et meurtriers qui ont causé la faillite de l'humanité ?

Nous devons quand même expérer, non pas qu'on trouve à nos maux un remède définitif, mais que les idées

nouvelles aident à la régénération politique et morale des peuples. Le stade dans lequel nous avons vécu avec trop de complaisance est aujourd'hui dépassé et l'homme lui-même éclate entre des frontières illusoires. Le mot de patrie en soi comporte trop de choses, et les patries elles-mêmes sont surchargées de richesses qui s'opposent. Et puis, les forces sociales de la vie se sont transformées en même temps que celles de la vie sentimentale...

Il faut s'appliquer à concevoir, dès à présent, l'avenir prochain. C'est dans l'ordre fatal des choses que les hommes s'unissent de plus en plus à un plus grand nombre d'hommes. L'humanité s'efforce sans cesse, malgré des échecs cruels et des étapes de défaite, de marcher vers une solidarité étendue.

Pensons aux heures, encore obscures, de l'après-guerre. Ce qui se passe chez les nations libérées a de quoi faire réfléchir les esprits probes. C'est une leçon de choses d'une rare qualité. Qu'on ne croie pas que les Puissances, grandes ou petites, qui n'ont pas connu le joug direct de l'ennemi soient à l'abri des difficultés. Demain peut être également sombre pour tous. Pourvu que le temps de paix auquel le monde aspire ne soit pas un arrêt entre deux malheurs.—6 Mai 1945.

## UN TEMPS ENCORE DIFFICILE

La fin des hostilités en Europe est un grand soulagement. Sur cette vaste portion du globe d'où, si longtemps, la lumière de la civilisation éclaira le monde, les cœurs, jeunes et vieux, respirent enfin. Je ne crois pas qu'à un moment quelconque de l'histoire, les hommes ont plus souffert. Ceux qui ont survécu sont enfin

soulagés, c'est certain. Mais sont-ils heureux ? Comment vont-ils s'adapter aux conditions de l'après-guerre ? L'espérance radieuse d'un monde meilleur ne les decevra-t-elle pas ? N'attendent-ils pas de l'avenir plus qu'il ne peut donner ? Mais l'homme est ainsi fait qu'il se projette, tout le temps, dans l'avenir. Il est lui-même un présent éphémère entre deux termes stables : le passé et le futur.

Nous avons connu des jours heureux mais nous ne savions même pas que nous étions heureux et nous réclamions de l'avenir un plus grand bonheur. Et voici que les peuples sont au seuil de cet avenir. Après avoir vécu d'anticipations, pendant six années lourdes de sang, ils ont le droit de scruter les jours avec un merveilleux espoir dans des lendemains heureux, car les souffrances physiques sont elles-mêmes impuissantes à empêcher l'élan de l'esprit. Et l'espérance est toujours capable d'embrasser de vastes étendues et d'organiser, avec les plus vives couleurs, un rêve d'avenir,

Ce rêve nous voudrions tous qu'il ne soit pas déçu et que la leçon de l'Allemand perverti par son orgueil, desséché par sa vanité, ayant essayé d'inoculer au monde le poison de la méchanceté, ne soit pas perdue.

Aujourd'hui que nous nous acheminons vers la première étape de la paix, aujourd'hui que les chefs ont la mission de dessiner de cette paix un visage approximatif, quelle dérision ce serait s'ils allaient mettre leurs pas dans le pas des politiciens abominables à qui nous devons, à travers l'Allemagne, la guerre et ses misères ? Il y a en chacun de nous, Dieu merci, un légitime délire d'optimisme. Généreux délire, preuve de confiance, preuve de notre bonne foi. Désormais, les peuples ne peuvent pas oublier.

L'après-guerre sera un temps moins cruel sans doute, mais aussi difficile que celui de la guerre. Des difficultés surgissent déjà de tous côtés ; or il est dans le

pouvoir des peuples de les surmonter, s'ils ont des conducteurs probes qui entendent travailler dans l'humain. Ceux-ci, s'ils détestent "le mal que l'homme a introduit dans la création" et s'ils ont vraiment la volonté de se dresser contre l'enchevêtrement des intérêts mortels autour de quoi, comme autour d'invisibles vipères, les cœurs se déchirent, auront gagné la première manche. Ils auront répondu à l'espérance universelle.

Il s'agit, en somme, de sauver un monde damné. Cela est possible, et nous avons pleine confiance. Mais cette confiance n'est pas donnée dans la nuit. Même s'ils ne forment pas leur pensée, les peuples savent ce qu'ils veulent, et ceux qui les guident n'ignorent pas leur désir profond. Ils seraient aussi coupables que l'ennemi, aujourd'hui abattu, de chercher encore, sur le chemin du passé, leurs inspirations et les trucs d'une habileté vulgaire.

En vérité, nous vivons des temps prodigieux où le meilleur et le pire croisent le fer. Spectateurs du drame de la paix, les peuples, du meilleur d'eux-mêmes, ne demandent que justice. Peu nous importent les conversations, les conférences, les congrès, si au bout des colloques pompeux, nous ne voyons pas luire l'arc-en-ciel qui annoncera au monde qu'il est sauvé. Une certaine politique qui a fait ses preuves et dont les hommes qui ont vécu ne sont pas encore guéris, ne peut qu'ajouter une tristesse supplémentaire aux trop réelles tristesses du présent.

Les jeunes qui ont survécu à l'enfer de la guerre, à quelle tâche les destinent les mystérieux augures qui régleront les troublants problèmes de la paix ? Ces jeunes, ils sont notre fierté et ils sont notre remords. Combien il faut les aimer, ces enfants à qui, jusqu'ici, un sort inique a défendu d'être heureux un jour, une heure, un instant. Comment pourront-ils étudier le monde—si nous ne les y préparons pas—sous l'aspect

de la beauté et la bonté ? Les phares tournants qui éclairent alternativement tel point du rivage ont, trop longtemps arrêté leur girations et laissé dans l'ombre pour, des jours et des jours, une jeunesse qui n'est que plus exemplaire de pressentir toute seule le secret des forces nouvelles et, surmontant un inévitable mépris, de rallier le chemin du salut. Ces jeunes sont nos maîtres. Ne les trahissons pas et aidons-les de notre expérience honnête et désintéressée. — 12 Mai 1945.

GEORGES DUMANI

*(à suivre)*

# UNE EVOLUTION

## DANS LA PENSEE DE CAMUS

Albert Camus est un auteur parfois déconcertant. Sur le point de philosopher, il se réfugie dans la littérature ; mais, littérateur (et l'un des meilleurs de notre époque), il nous propose comme malgré lui une sorte de système de l'humain qui procède d'une attitude métaphysique très caractérisée. A vrai dire, il semble bien qu'il faille voir là quelque "mal du siècle" : nous sommes devenus incapables de nous satisfaire d'analyses et de descriptions complaisantes, poursuivies en vase clos, à partir de situations particulières, individuelles et valant par leur originalité. Nos préoccupations vont d'un coup jusqu'à l'humain : c'est le sens de l'existence et le problème de la destinée qui sous-tendent le véritable intérêt que nous accordons désormais aux œuvres qu'on nous propose. La génération précédente était encore moraliste et psychologue, la nôtre est philosophe et métaphysicienne : il n'est guère douteux que ce phénomène procède d'un bouleversement des consciences, auquel les événements de ces dernières années ne sont point étrangers.

Toutefois, dans la ligne de ce phénomène, Camus semble échapper à toute tentative de classification opposant, par exemple, les deux registres — philosophique et littéraire — que peuvent adopter, pour s'exprimer,

de telles préoccupations. Plus littérateur philosophe, du point de vue de ses capacités et de ses intentions explicites, son œuvre demeure cependant polarisée par une sorte d'a-priori rationaliste — mais, au moment même où vous croyez pouvoir le définir par ce trait essentiel de sa pensée, il vous échappe pour le contester lui-même en écrivant un livre comme "*La Peste*"....

Seulement, il n'est pas sûr que cette contestation soit à son tour très efficace. Voyons tout d'abord sur quels points elle semble s'indiquer. On se rappelle les positions antérieures adoptées par Camus, dans *Le Malentendu*, *l'Étranger* ou *Caligula*, et systématisées dans *Le Mythe de Sisyphe*. Ces positions pouvaient être qualifiées d'*absurdistes* et présentant l'absurdité de l'existence humaine comme une évidence irréductible, Camus proposait alors une attitude qu'il pensait en être la conséquence logique — et qui en était en fait la responsable. Attitude de maintien de l'absurde, par souci de lucidité ; plus encore, attitude d'absurdification active, pour ne pas risquer d'être la victime et la dupe de l'Absurde.

D'où une étonnante morale, qu'il définissait lui-même comme une "éthique de la quantité" — et dont les héros symboliques étaient le Conquérant, le Comédien, Don Juan et, suprêmement, l'Artiste, tous personnages voués à la répétition insensée d'actes privés de sens. Extirper de soi tout espoir de rendre sa vie signifiante, "vivre le plus" — dans une sorte de révolte et de grondement perpétuels, tels étaient les règles de l'attitude préconisée par Camus et grâce à laquelle l'homme innocent, en colère contre des dieux absents, pouvait librement sauver une dignité dépourvue de sens. . .

Or, dans *La Peste*, récit d'un fléau imaginaire acharné sur Oran, il y a quelques années, voici qu'ap-

paraît un personnage nouveau, un médecin, Bernard Rieux, qui refuse à son esprit le luxe de se poser de vains problèmes, et emploie toute son énergie, jour après jour, à lutter contre le mal par les moyens très humains qui sont à sa disposition. Un homme qui fait son métier d'homme, et qui, de toute évidence, situe dans l'accomplissement de cette tâche le sens même de son existence. On voit le chemin parcouru. La révolte stérile de l'Etranger s'est muée en une lutte sans trêve, une lutte orientée, contre le mal, contre tous les maux dont souffrent les hommes. Tâche immense de tous ceux "qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins". Contre l'absurde, il apparaît possible de lutter, et seule convient à cet effet l'attitude la plus humaine "il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté."

Ici se dessine une nouvelle différence. L'absurde, précédemment, c'était l'irrationnel, cette sorte d'irréductibilité du monde à la pensée humaine, cette résistance du réel qui toujours déçoit l'esprit. A ce niveau, on ne s'élevait guère au-dessus des traditionnels arguments d'école du scepticisme grec. Mais, désormais, l'absurde prend une coloration morale : c'est le mal, c'est la peste, c'est tout ce qui fait la souffrance de l'humanité, les séparations, les trahisons et les maladies. Bref, l'absurde n'est plus une sorte d'objet métaphysique, c'est plutôt un permanent danger de malheur en l'homme. C'est pour cela qu'il est possible d'échapper, c'est pour cela du moins qu'il n'est pas insensé d'engager la lutte. Pourvu que celle-ci soit menée entre hommes, et avec le seul recours dont disposent les hommes contre le malheur ; l'amour qui peut les réunir : "... s'il, est une chose qu'on puisse désirer toujours et

obtenir quelquefois, c'est la tendresse humaine. Pour tous ceux... qui s'étaient adressés par-dessus l'homme à quelque chose qu'ils n'imaginaient même pas, il n'y avait pas eu de réponse. Tarrou avait semblé rejoindre cette paix difficile dont il avait parlé, mais il ne l'avait trouvée que dans la mort, à l'heure où elle ne pouvait lui servir de rien. Si d'autres, au contraire... avaient obtenu ce qu'ils voulaient, c'est qu'ils avaient demandé la seule chose qui dépendît d'eux. Et Rieux... pensait qu'il était juste que de temps en temps, au moins, la joie vînt récompenser ceux qui se suffisaient de l'homme et de son pauvre et terrible amour."

Parlerons-nous alors d'un changement d'orientation, d'une sorte de conversion, dans la pensée de Camus? Nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une *tentative* de sa part pour se délivrer de ses propres chaînes, et que cette tentative, fort intéressante en soi, n'aboutit point encore avec *La Peste* — dans la mesure même où les conceptions "a priori" admises par l'auteur, n'ont été qu'ébranlées mais non pas déracinées. Ce sont elles encore qui orientent son nouvel ouvrage, malgré toute la promesse d'affranchissement qu'il apporte déjà. En particulier, le rationalisme de Camus n'a évidemment pas désarmé. Car c'est au nom de sa nostalgie d'une toute-puissante Raison, susceptible d'organiser le monde pour l'homme et en dehors de toute initiative humaine, qu'il persiste ici à vouloir opposer à l'homme une Puissance mauvaise, une Dérison en qui il objective la déception qu'il éprouve. Cette Dérison s'appelait Irrationalité, elle s'appelle ici Injustice — mais toujours sa nature absolue contribue à faire apparaître l'homme comme une victime, éternellement irresponsable, tournant en rond dans quelque cage conçue à son intention. Ainsi les notions de mal et de culpabilité sont-elles une fois de plus rejetées en dehors de l'homme. Et peut-être tout effort est-il bien, tout compte fait,

privé de sens : “Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c’était leur force et leur innocence, et c’est ici que, pardessus toute douleur, Rieux sentait qu’il les rejoignait” ; aussi décide-t-il d’écrire ce récit “pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l’injustice et de la violence qui leur avaient été faites . . .”

Ajoutons une dernière remarque. Le style de *La Peste* ou plutôt cette absence de style très travaillée, ce ton d’objectivité maintenue au prix d’un perpétuel recul par rapport aux événements, ce ton minutieux et plein d’allure, n’est-ce point encore un excellent procédé pour présenter l’existence humaine sous la forme d’un spectacle d’ensemble pouvant être observé de haut ? Et n’est-il pas évident que, dans ces conditions, l’existence humaine, plus que jamais, risque d’apparaître assez irrémédiablement absurde ?

Francis JEANSON

## LA MYSTIQUE DEMOCRATIQUE

Parmi les raisons que certains ont données pour expliquer notre défaite de 1940, l'une consiste à déclarer que, étant une démocratie, nous entendions que tous nos objets de pensée sans exception fussent matière à discussion, qu'aucun ne constituât un élément "sacré", un objet de foi ; qu'en d'autres termes, nous manquions de cette chose si puissante, que notre adversaire possédait au plus haut point : une mystique.

Que le refus de placer aucune valeur au-dessus de la discussion soit un gage de mort pour un organisme assujéti à affirmer son existence, cela nous semble évident. La question est de savoir si ce refus fait partie intégrante de la démocratie, comme l'affirment les accusateurs susdits. Or cela nous semble parfaitement faux. La loi de la démocratie est de placer, comme tout système qui énonce un vouloir-vivre, certains objets au-dessus de l'examen lui-même (1) et, plus généralement, le droit à la liberté, le primat de la justice et de la raison, la souveraineté nationale, bref les principes démocratiques eux-mêmes. Ceux-ci doivent être pour la démocratie, comme le sont leurs principes pour les sys-

---

(1) "Il y a au moins un principe que les peuples les plus épris de libre examen tendent à mettre au-dessus de la discussion et à rendre comme intangible, c'est-à-dire comme sacré. C'est le principe même du libre examen". (Durckheim).

tèmes adverses, l'objet d'une mystique - la mystique démocratique - dont l'Amérique, lors de sa guerre d'Indépendance, ou la France de 1792, pour ne citer que ces exemples, ont prouvé qu'elle existe, que les démocraties entendent qu'elle existe et qu'elle porte ses fruits comme les autres mystiques. Au surplus, les constitutions démocratiques déclarent toutes qu'il est une chose dont elles ne souffrent pas la mise en question, du moins dans leurs débats publics, c'est précisément le principe démocratique (1). La démocratie enveloppe fort bien dans sa définition un élément sacré.

Il n'en demeure pas moins que, selon certains de ses adeptes, la démocratie ne doit rien accepter que d'une démarche rationnelle, y compris ses principes. Cette position procède de cette grossière erreur, commune, il faut bien le dire, à tout un monde de "libres penseurs", qui consiste à statuer que tous nos états de conscience doivent ressortir à la raison et ne comprend pas que l'adoption de principes politiques, étant une attitude *morale*, relève au fond de la foi. Il est pourtant facile de voir que conférer une valeur suprême à la liberté ou à la justice est une position morale, dont il est impossible de démontrer l'excellence comme on démontre l'exactitude d'une proposition de géométrie. Cette erreur est encore plus impardonnable à la démocratie qu'aux systèmes adverses qui, bien que reposant, eux aussi, quoi qu'ils disent, sur des postulats moraux (toute philosophie de l'histoire, qu'elle soit de Marx ou de Maurras, implique une position morale), se cla-ment indemnes de cette "faiblesse" et fondés uniquement sur l'expérience, alors que la démocratie - qui

---

(1) L'Assemblée nationale de 1879 décréta : "La ferme républicaine du gouvernement ne peut pas faire l'objet d'une proposition de révision"

l'oublie trop - n'est pas fondée sur l'expérience, mais sur des commandements de la conscience.

Les démocrates ici visés protesteront que leur rationalisme intégral est légitime puisqu'un des principes de la démocratie est d'affirmer le primat de la raison. Ils ne voient pas qu'affirmer le primat de la raison en *matière sociale* est une position morale, l'énonciation d'une préférence, à quoi l'on pourra toujours en opposer d'autres, et une toute autre chose que d'affirmer ce primat en *matière scientifique*, où nul esprit sérieux n'y contreviendra. Cela est si vrai que tel savant, aux pieds de la raison dans son laboratoire, tient qu'en matière sociale cette valeur doit céder le pas à d'autres : à "l'ordre", à l'intérêt national, au privilège d'une classe, au bonheur du peuple. En d'autres termes, proclamer la supériorité des principes démocratiques n'est pas un jugement *de réalité*, c'est un jugement *de valeur*.

Ici précisons bien. Nous n'entendons nullement que l'adhésion de la raison soit interdite aux principes démocratiques. Nous l'entendons si peu que nous opposons nettement la foi en ces principes à cette foi toute charnelle que certains professent pour leur patrie, se clamant résolus à la mettre au-dessus de tout, hors de tout raisonnement, qu'elle soit juste ou injuste, héroïque ou ignoble, comme l'amant exalte sa bien-aimée ou comme l'animal couve sa portée ; tel Barrès déclarant : "Je donne toujours raison à une patrie, même si elle a tort" ou Victor Hugo : "J'aime mon pays comme une bête". Ce que nous énonçons, c'est que, réduits au seul soutien de la raison sans que j'y joigne un facteur passionnel, les principes démocratiques sont impuissants à se défendre dans la guerre temporelle. Nous ne faisons qu'appliquer ici à la démocratie le mot d'un grand rationaliste, selon lequel ce qui changera le monde n'est pas l'*idée* du bien, mais la *passion* du bien. (1) On peut se demander si, en 1940, la démocratie française

n'a pas dû son désastre à ce qu'on n'y connaissait plus, comme on l'y avait connue cent cinquante ans plus tôt, la *passion* démocratique. Au surplus, cette importance que présente l'irrationnel pour la démocratie est signalée par un grand psychologue des systèmes politiques : "Il n'y a rien de si puissant, dit Montesquieu, qu'une république ou l'on observe la loi, non par crainte, non par raison, mais par passion, comme le furent Rome et Lacédémone ; car pour lors il est joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction." (2).

Là encore certains protesteront que, si la démocratie veut que l'adoption de ses principes implique un acte de foi, elle ne diffère point de tel système auquel elle prétend s'opposer. On oublie que la vraie question est de savoir *au service de quoi* se veut cet acte de foi. Quant à refuser à la démocratie de comporter une mystique, et plus généralement tout élément de défense, c'est la tenir, comme font trop de démocrates, pour une espèce de corps céleste, étranger aux conditions de la vie réelle.

Il n'est point sans valeur, en ce qui regarde l'importance de cet élément de foi pour les démocraties, d'observer que celles qui, récemment, surent se défendre avec une particulière énergie contre les forces externes visant à les détruire ont été les anglo-saxonnes, où l'adoption des principes démocratiques est à base religieuse, où l'esprit de liberté, remarque le profond historien de l'une d'entre elles(1), coïncide avec l'esprit de religion ; que la démocratie n'a pas donné, du moins il y a huit ans, le même spectacle en France, où elle procède, non pas de l'esprit religieux, mais volontiers du scepticisme,

---

(1) Spinoza, *Ethique*, IV. 14. "Une passion, dit-il encore, ne peut être vaincue que par une autre passion".

(2) *Grandeur et décadence des Romains*, VIII.

et apparaît souvent comme une attitude toute négative. “La France, dit avec trop de vérité un personnage de *L’Orme du Mail*, n’a pas la démocratie : elle a l’absence de la monarchie.”

Ceux qui veulent à tout prix que nous ayons été vaincus en raison de l’essence de la démocratie ne se tiennent pas pour battus. “Soit ! répliquent-ils, vous aviez une mystique ; mais, avec vos idéaux de justice, de vérité, de raison, vous aviez une mystique *statique*, alors que votre adversaire avait une mystique *dynamique*. Or, nous n’avons nullement été vaincus parce que nous avons une mystique statique ; les Anglo-saxons relèvent de la même et ils ont gagné la guerre. Nous avons été vaincus parce que nous avons manqué du *dynamisme nécessaire pour défendre ce statique* ; dynamisme qu’avaient connu les Français de la Révolution, ceux de 1914, et qu’ont retrouvé nos maquisards de 1944. Mais le seul mot de statisme est devenu une tête de méduse, pour tout un monde moderne. C’est une des formes de sa frénésie romantique.

*Julien BENDA.*

---

(1) Tocqueville. *La Démocratie en Amérique*, tome I, Ch. II.

## NOUVEAUTE DE L'ART ROMAN

Nous n'avons pas encore fini de découvrir l'art roman. Au début de ce siècle, le mot de "moyen âge" n'évoquait guère que le gothique. Pour Victor Hugo, comme pour tous les romantiques, c'était l'exubérance décorative du style ogival, ses clochetons, ses fleurons, ses gargouilles, ses pinacles, tout le "hérissément de pierres" des cathédrales qui suscitaient les enthousiasmes. Il a fallu attendre les travaux de savants et prestigieux écrivains comme Emile Mâle et Henri Focillon pour que l'art antérieur au XIIIème siècle s'assurât dans les esprits la place d'honneur qui lui est due. Aujourd'hui, c'est presque le contraire qui se passe ; l'art roman reçoit toutes les faveurs ; des artistes vont chercher dans les quelques fragments de peintures romanes qui nous restent leurs plus hautes références ; le musée de la fresque qui s'est ouvert l'an dernier au Palais de Chaillot communique au visiteur des impressions d'une nouveauté et d'une intensité bouleversantes ; la sobriété et l'austère nudité de l'architecture romane semble un appel au dépouillement de l'art contemporain.

Les grands édifices gothiques ont ordonné autour de leurs masses imposantes des cités qui restent encore les nôtres, tandis qu'il nous faut souvent chercher l'église romane hors des grands itinéraires de la vie moderne. D'humbles villages renferment les plus pures merveilles. Discrètes par leurs proportions et par leur rythme intime,

elles s'imposent rarement à la manière d'une Notre-Dame de Chartres, d'Amiens ou de Strasbourg qui sont comme l'incandescent foyer de gravitation de la ville ; dévorées par l'ardeur gothique il n'en reste parfois qu'une chapelle souterraine, un porche, quelques piliers, une arcature. Il nous faut souvent rechercher les monuments majeurs de l'art roman — du moins ceux qui n'ont pas été l'objet de restaurations abusives — en des pays qui ont perdu toute importance, à Moissac ou à Conques, à Saint-Gilles ou à Vignery, à Vézelay ou à Saint-Savin. Mais les pèlerinages auxquels ils nous obligent en intensifient le mystérieux recueillement.

Il semble que l'agitation et la nervosité de notre temps éprouvent une sorte d'apaisement et de félicité à se retremper au contact de ces architectures, de ces sculptures d'aspect sommaire, mais qui laissent cependant on ne sait quelle impression d'intelligence rigoureuse, de spiritualité grandiose et d'acte définitif.

On a trop considéré l'art roman comme un art "primitif". Plus on l'étudie, plus on s'aperçoit que ce primitivisme ne tient qu'à une apparence d'exécution. Depuis l'art gallo-romain, l'effigie humaine n'était plus guère représentée et le sculpteur roman apprend son métier avec quelque gaucherie ; il semble avoir de la peine à se dégager de l'abstraction et à donner de la vie à ces formes qui se situent cependant aux sommets de la plastique. Comme l'écrit Louise Lefrançois-Pillion dans son livre sur *l'Art roman en France*, c'est "un art obsédé de réminiscences, hanté de formes héritées des passés les plus hétérogènes."

Nous y retrouvons Rome et Byzance, l'Islam et l'Asie Mineure, et tout ce qu'ont apporté les infiltrations des conquérants barbares s'exalte dans un prodigieux tumulte, mais sans aucune trace de baroque ;

cette agitation fait, d'ailleurs, bon ménage avec un certain hiératisme écrasant de dignité quoique exempt de froideur.

De tout cela se dégagera un art chrétien singulièrement original, dont nous trouvons des caractéristiques régionales dans les diverses provinces françaises, qui marque par ses audaces architecturales un esprit d'innovation sur quoi viendra plus tard s'épanouir l'efflorescence gothique.

Si nous discernons dans les plans et dans la structure même de l'édifice les sources infiniment variées et magnifiquement assimilées de l'architecture romane, la sculpture offre, peut-être, un plus grand sujet d'étonnement. Comme nous le disions plus haut, la statuaire avait subi une éclipse assez inexplicable depuis la période gallo-romaine : le principe même de la figure élevée dans l'espace paraissait oublié. C'est vers le X<sup>ème</sup> siècle, au moment où l'on se met partout à construire avec une ardeur extraordinaire, que nous voyons le sculpteur s'appliquer à intégrer au monument des éléments qui ne sont pas seulement décoratifs mais qui cherchent à traduire le monde vivant.

On a beaucoup disserté pour savoir quels avaient été les exemples inspirateurs des artistes romans : miniatures byzantines, orfèvreries barbares, tissus orientaux, etc. . . Sans méconnaître les emprunts superficiels à des exemples venus d'autres techniques, que l'artiste avait alors sous les yeux, il faut, croyons-nous, voir des causes beaucoup plus profondes à cet épanouissement d'un art qui porte en soi tant de sublimes puissances d'émotion. Ce sont des causes spirituelles. La vie de l'homme du Moyen-Age était, comme nourrie des préceptes enseignés par l'Eglise : l'art médiéval fut un art intellectuel, un art de clercs. Les modèles paiens

venus de Rome ne leur étaient pas seulement abominables ; ils représentaient une civilisation complètement dépassée. En décorant les églises, façades, chapiteaux sculptés, peintures murales, l'artiste était mu avant tout par un désir apologétique ; il construisait des oraisons en images dominé avant tout par un instinct d'expression spirituelle et une volonté de codification symbolique théologique et mystique. A coup sûr, le souci de recherches plastiques n'était pour lui que fort accessoire. Lignes, formes, couleurs, s'imposaient avec spontanéité à ces esprits d'une époque très privilégiée, si nous la comparons, sur le plan des arts, à celle que nous vivons. C'est justement cette éclosion naturelle et fervente qui leur confère l'incomparable justesse d'accent que nous admirons aujourd'hui, C'est ce qui explique aussi ces disproportions des figures, ces distorsions, ces enchevêtrements dont l'audace peut surprendre mais qui ne furent pas conçus comme des audaces et qui, à vrai dire, n'étonnaient personne en leur temps. Rien n'était plus contraire aux normes classiques — et seul le roman provençal (là, Saint-Gilles du Gard, en particulier) poursuit, en conjonction avec les apports nouveaux, les traditions héritées de l'art méditerranéen antique.

Une des expressions les moins connues de l'art roman vient d'être étudiée de façon très pénétrante par Marcel Robin et Georges Gaillard dans un cahier largement illustré sur *L'art roman en Roussillon*. Là, tout paraît dominé par l'influence de l'art mozarabe qui a brillé avec une singulière puissance à l'abbaye Saint-Michel-de-Cuxa, au pied des Pyrénées. Ce monument est aujourd'hui en ruines. Mais d'importants vestiges, parmi ceux qui n'ont pas traversé l'Atlantique pour figurer au Musée des Cloîtres de New-York, se trouvent encore dans la région, notamment à la tribune de Serrabone. La flore et la faune, d'origine très nettement orientale, y sont interprétées avec une in-

contestable maîtrise. Ce bref moment d'un art "parvenu, en ce dernier tiers du XIIème siècle, à son couronnement et aussi à son déclin" est pour le savant et pour l'artiste d'un intérêt capital ; et l'ensemble des reproductions qui ornent l'ouvrage témoigne de sa vigueur fascinante.

Nous trouvons un exemple très frappant de la peinture catalane de la même époque dans les fresques de la petite église de Saint-Martin-de-Ferrolar ; ces documents sont d'autant plus curieux qu'ils comptent parmi les rares vestiges d'un temps où la peinture murale était répandue avec une extrême abondance. La science de composition qui les anime et leur puissance d'expression vont de pair avec une certaine faiblesse d'exécution qui révèle une main d'artisan plutôt que celle d'un artiste. Et c'est justement ce qui fait la subtilité et le mystère d'un art qui est très certainement, dans sa conception organique comme dans son caractère profondément spiritualisé, la résultante de multiples expériences ancestrales qui semblent après lui perdues à jamais.

Bernard CHAMPIGNEULLE

## SOUVENIR DE MAX JACOB

Max Jacob est mort au camp de Drancy dans les premiers jours de mars 1944. Nous manquons encore de renseignements précis sur cette fin lamentable. M. André Billy laisse entendre qu'il fut emporté par une pneumonie. Il semble qu'il ait prévu le sort qui l'attendait lorsqu'il disait, après l'arrestation de sa sœur, internée à Drancy elle aussi : "Bientôt, ce sera mon tour. Je mourrai martyr". Il avait été arrêté, le 24 février, à Saint-Benoît-sur-Loire, après la messe, qu'il avait servie dévotement, comme il le faisait tous les jours.

Sur sa vie pendant l'occupation, nous avons le témoignage de son ami, le poète Jean Rousselot. "Je n'ose voyager sans étiquette et je crains l'étiquette en voyage", écrivait le pauvre Max, désignant ainsi l'étoile jaune. A plusieurs reprises, il avait échappé aux griffes de la Gestapo. "Vous avez un cicerone juif," dit au curé de Gorminy un officier allemand qui visitait la basilique. Et le maire avait dû intervenir : "Laissez cet homme-là tranquille, c'est un érudit ! "Son érudition, pas plus que sa conversion, ne devait protéger le pauvre Max : à Drancy, le Juif ! Il y fut conduit, le 29 février, ainsi qu'en témoigne la lettre — sa dernière lettre — qu'il griffonna en chemin pour le chanoine Fleureau, curé de Saint-Benoît : "Je tiens à vous dire que je serai au Drancy tout à l'heure. J'ai des

conversions en train. J'ai confiance en Dieu et dans mes amis. Je le remercie du martyre qui commence". Hélas ! les démarches des amis — M. Rousselot cite Cocteau, André Salmon, Picasso, Moricand — n'aboutirent pas — ou peut-être n'eurent-elles pas le temps d'aboutir. La mort alla plus vite... Au témoignage du médecin juif qui l'assista dans ses derniers moments, Max Jacob fut admirable de résignation et de foi chrétienne. "Je suis avec Dieu," furent ses suprêmes paroles.

On ne saurait partager l'opinion de M. Albert Beguin soutenant que Max Jacob est plus connu pour sa mort que pour son œuvre. Celle-ci a depuis longtemps ses fidèles et même ses fanatiques, et elle a fait l'objet d'importantes études. On sait la place qu'occupe le poète du *Cornet à dés* dans les souvenirs de Roland Dorgelès, de Francis Carco et de Pierre Mac Orlan, par exemple.

L'immeuble qui porte le No. 13 de la Rue Ravignan, à Montmartre, appartient à l'histoire littéraire des années 1900—1910. Peintres et poètes fraternisaient dans la vieille baraque faite de bois et de torchis que tout le quartier connaissait sous le nom de la Maison du Trappeur ou du Bateau Lavoir. Pablo Picasso avait là son atelier, où l'on pouvait rencontrer Guillaume Apollinaire. C'est pour se rapprocher de Picasso, avec lequel, environ 1898, il avait partagé une chambre garnie du carrefour Buci, que Max Jacob quitta une mansarde du boulevard Barbès et vint élire domicile, 7 Rue Ravignan, dans un rez-de-chaussée misérable.

L'étrange et fameuse vision du 7 octobre 1909, qui aboutit à la conversion du poète, a donné lieu à

pas mal d'hypothèses. M. André Billy repousse avec de bons arguments, semble-t-il, celle d'une exaltation due à des excitants, et il fait rentrer cette conversion (on reconnaît là l'ancien étudiant de théologie) dans la catégorie des conversions exogènes, l'origine extérieure ayant été la miraculeuse et soudaine apparition du corps du Christ dans la pauvre chambre de la Rue Ravignan. Parodie de conversion, a-t-on dit. Contre cette accusation, M. Billy s'élève : "Certes, écrit-il, il a pu y avoir de l'ostentation dans l'attitude de Max, avec de l'ironie retournée contre lui-même. Il jouait sa propre parodie. Mais ce jeu n'excluait pas l'authenticité d'un drame qu'il n'était pas difficile de percevoir. Ses pitreries, ses grimaces ne m'ont jamais donné le change". Est-ce cette affectation de cabotinage qui fit si longtemps hésiter l'Eglise à ouvrir ses portes au pauvre Max ? Toujours est-il qu'il ne reçut le baptême qu'en 1915, Picasso étant son parrain.

Quel jugement porter sur l'œuvre de Max Jacob ? Il paraît que nous en connaissons à peine le quart, le reste étant encore inédit et l'on assure que c'est la partie la plus importante. Telle, en tout cas, qu'elle se présente à nous, cette œuvre est celle d'un des esprits les plus originaux de son époque. Si la poésie de Max Jacob n'a pas la musicalité, l'aisance souveraine de Guillaume Apollinaire, si elle paraît trop souvent se satisfaire de coq-à-l'âne, de calembours et même de vers de mirliton, ces défauts ne doivent pas nous cacher les inventions d'une exquise fantaisie ni tant d'authentiques beautés. Conteur et romancier plein d'humour, Max Jacob est un excellent observateur des mœurs et des êtres, encore que son récit, d'où toute logique est résolument écartée, donne l'impression du lâche et du décousu. Mais, s'il faut en croire M. André Billy (et les morceaux que nous avons lus nous confirment dans ce sentiment),

l'auteur du *Terrain Bouchaballe* serait avant tout un grand, un très grand écrivain mystique. Voilà qui eût bien étonné les habitants du Bateau-Lavoir !

*Roger GIRON*

# UNE PHILOSOPHIE DE L'AMBIGUITE

L'EXISTENTIALISME DE  
MAURICE MERLEAU-PONTY

La philosophie française est une philosophie de moralistes. Et toute doctrine, introduite en France, dérive vers la morale. Car, en ce que nous propose un auteur, nous recherchons d'abord une conception normative de l'homme, la position de certaines valeurs, une sorte de style de vie. La qualité esthétique de Baudelaire a d'abord moins frappé que le caractère jugé scandaleux de ses thèmes. Et l'intérêt porté par le public français à l'existentialisme a rarement pour objet la vérité ou l'erreur des affirmations de cette philosophie : on se demande ce que veulent les existentialistes, quel comportement ils conseillent, s'ils risquent de nous détourner de l'action ou de nous conduire au désespoir : il n'est question que de valeurs et de conduites : tout propos devient politique. Les marxistes pour lesquels, en effet, tout est politique (le sens d'une doctrine ne se découvrant pas en l'intention de son auteur, mais dans ses conséquences objectives) prétendent que l'existentialisme a pour but, ou pour effet (les deux termes sont ici confondus), de détourner l'individu de ses tâches révolutionnaires, en le persuadant que son malheur n'est pas social et historique, mais humain

et donc éternel. Et Sartre, s'il conteste que l'existentialisme ait de telles suites, ne refuse pas pour autant le débat : prétendant au contraire que l'existentialisme permet seul un véritable engagement révolutionnaire, il se place sur le terrain même de ses ennemis. En devenant français, l'existentialisme semble être devenu moral.

Il ne faudrait pas oublier, cependant, qu'une philosophie est avant tout une réflexion théorique, et que ses premiers problèmes sont des problèmes de vérité. Le fait moral lui-même est pour le philosophe un fait sur lequel il faut réfléchir. Et sans doute la réflexion, les fondant en raison, précise-t-elle nos devoirs. Encore est-il qu'elle tend d'abord à expliquer les données de la conscience morale, à atteindre leurs conditions *a priori*. Ce qui tourmente essentiellement le philosophe, ce n'est pas le besoin de faire ou de créer, c'est le désir de comprendre : son souci est de résoudre les contradictions qu'il rencontre, une incessante et tenace exigence de cohérence l'obsède. Que l'on songe à Descartes, dont le système met en place l'homme du christianisme, centre du Monde, et l'homme de la physique, perdu dans le Monde, entre lesquels semblait hésiter son temps, que l'on pense à Kant, soucieux de découvrir ce qui rend possibles la science dont il constate les succès et les impératifs moraux qu'il découvre en lui : n'est-il pas clair qu'il s'agit toujours de dénouer par raison une gêne proprement intellectuelle, de résoudre d'abord des problèmes théoriques ?

En ce sens, le plus «philosophe» des existentialistes français paraît être Merleau-Ponty. Sans doute déclare-t-il que «même la pensée d'un philosophe n'est qu'une manière d'explicitier sa prise sur le monde, cela qu'il est». (1) Mais, à le lire, on découvre l'éternelle exigence

---

(1) *Phénoménologie de la perception*, p. 519 (Gallimard, édit.).

de la raison tentant de surmonter les contradictions qui déchirent notre époque. Tous nos problèmes sont ici posés et soulignés, et l'on sent à quel point ils occupent l'auteur. Sartre est d'un autre caractère. La cohérence de son système laisse souvent à désirer : tantôt l'en-soi y paraît antérieur au pour soi, tantôt il paraît constitué par lui ; tantôt l'instant est situé dans le temps et j'y puis changer de projet, tantôt il constitue le temps lui-même. Je ne sais si ces contradictions dérangent beaucoup Sartre ; mais, à leur solution, il préfère la peinture de l'homme qui les incarne et les supporte : sans cesse, en ses romans ou au théâtre, il nous propose ses héros. Qu'on lise au contraire *Le Yogi et le Prolétaire*, *La structure du comportement*, *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty, toujours une contradiction, reçue du dehors et qu'il faut vaincre, semble à la source de l'écrit : ici c'est le conflit du devoir formel et de la nécessité d'accomplir une tâche historique, là c'est l'opposition de la pensée objective et de l'analyse réflexive. Et toujours il s'agit de découvrir une position fondamentale supprimant le conflit, une réalité par rapport à laquelle les deux thèses opposées paraîtront abstraites, et par là dépassées.

La contradiction dont est né *Le Yogi et le Prolétaire* est celle même de la Morale et de l'Histoire. Nulle, sans doute, ne tourmente aujourd'hui davantage ceux qui, voulant fonder une morale, aperçoivent que l'homme est à la fois partie du Monde et supérieur au Monde, inférieur à l'histoire et pourtant capable de juger l'histoire. Si l'on part, en effet, du seul Monde objectif, on arrivera vite non, comme le croient certains, à une conception marxiste de l'histoire, mais à un sociologisme autoritaire tenant l'homme pour un objet : dès lors, l'homme-chose pourra être traité comme chose, et nul ne pourra plus s'indigner des crimes commis contre lui. Mais l'autre position du problème n'est pas non

plus sans dangers : les devoirs immuables et inconditionnés que la pure réflexion nous permet de découvrir demeurent formels, et il faut se garder de séparer l'homme de son milieu, du réel tout entier : se désintéresser du «contenu», c'est acquérir à bon prix la sécurité de conscience, c'est passer du moralisme à l'inefficacité, parfois même à l'égoïsme et à la lâcheté. Merleau-Ponty veut donc sortir de l'alternative. Il sent bien qu'on ne peut le faire que si l'on dépasse à la fois l'objectivisme de la science et le subjectivisme d'une conscience formelle séparée de l'histoire. Et il fait appel ici au Marxisme authentique déclarant : *Ce n'est pas l'histoire qui utilise l'homme pour réaliser ses fins, elle n'est rien que l'activité de l'homme poursuivant ses fins (I)*. Car, pour Marx, ce n'est pas l'objet, c'est la *praxis* interhumaine qui est l'absolu.

On voit ainsi que la réflexion morale nous conduit vite au problème théorique des rapports de la science et de la philosophie. L'idée de l'Histoire en soi, idée qui ne nous laisse «d'autre ressource que d'osciller entre la révolte et la passivité», n'est que l'une de ces fausses idées que nous impose «le mythe scientifique». Faut-il donc opposer au scientisme les vérités que nous découvre la réflexion philosophique, et tenter de reconstruire le Monde à partir du sujet, comme le fait l'idéalisme ? La position de Merleau-Ponty est autre. L'idéalisme lui paraît aussi insoutenable que le scientisme objectiviste : qui pourrait, en effet, nier la solidité de l'objet scientifique, et que nous soyons placés en un Monde qui nous détermine de toutes parts ? Il est donc «à la fois» vrai que le Monde nous détermine, et pourtant qu'il n'est qu'un monde «pour nous», tout objet concevable n'étant objet que pour nos sens ou notre pensée, n'étant objet que de notre perception.

---

(1) *Le Yogi et le Prolétaire*, in *Les Temps modernes*, No. 13 (p. II)

Le projet de Merleau-Ponty semblait devoir le conduire à la méthode hégélienne, à la synthèse dialectique des contradictoires. Mais ses maîtres sont plutôt les psychologues de la forme, les phénoménologues et les existentialistes. Déjà, dans *La Structure du comportement* (ouvrage cependant plus pénétré d'hégélianisme que la *Phénoménologie de la perception*), il avait essayé de transcender l'opposition du mécanisme et de l'intellectualisme cartésiens, qu'il tenait pour les deux côtés d'une même illusion, par la notion d'un comportement-forme. Mais les théoriciens de la forme, s'ils ont admirablement critiqué l'atomisme psychologique, n'ont pas vu que celui-ci n'était que le cas particulier d'un préjugé plus général : celui de l'objectivité du Monde. Ils n'ont pas dépassé l'opposition de l'objet en soi et du sujet purement connaissant. Aussi, dans l'avant propos de la *Phénoménologie de la perception*, invoque-t-on surtout Husserl et Heidegger, qu'on s'efforce de concilier. L'idée centrale est ici celle d'une existence qui ne saurait se réduire à la conscience que j'ai d'exister. Cette idée est heideggerienne. Mais, selon Merleau-Ponty, la recherche husserlienne de l'essence du Monde fut, elle aussi, recherche de ce qu'est pour nous le Monde avant toute thématization, l'ambition de Husserl étant d'égaliser la réflexion à la vie irréfléchie de la conscience. Si cela est vrai, il n'y eut pas, entre Husserl et l'existentialisme, de coupure. Et l'on retrouve le thème constant de la philosophie moderne, l'affirmation qui, déjà, semblait à Bergson aller de soi : «l'immédiat est l'absolu». La philosophie ne peut qu'offrir à notre constatation notre «rapport au monde», ce rapport ne peut être fondé sur rien : bien au contraire, c'est lui qui doit fonder tout ce qui n'est pas lui-même, et jusqu'à notre idée de la vérité.

Merleau-Ponty n'aime pas Bergson, et ne le cite que pour le combattre. Je ne sais, cependant, ce qu'il trouverait à redire à ce texte de Bergson, qui me paraît résumer à merveille sa propre pensée : *L'immédiat se justifie et vaut par lui-même. . . Toutes les philosophies qui limitent la portée de l'immédiat se combattent nécessairement les unes les autres, étant autant de vues qu'on a prises sur l'immédiat en se plaçant à des points de vue différents, en braquant sur lui des catégories différentes... Au contraire, le retour à l'immédiat lève les contradictions et les oppositions en faisant évanouir le problème autour duquel le combat se livre. Cette puissance de l'immédiat, je veux dire sa capacité de résoudre les oppositions en supprimant les problèmes, est, à mon sens, la marque extérieure à laquelle l'intuition vraie de l'immédiat se reconnaît* (1). L'immédiat est donc, d'une part, sa propre marque, il s'impose à la conscience délivrée des préjugés. D'autre part, il a une marque extérieure : il permet de lever les contradictions, et supprime les problèmes (qui apparaissent alors comme de faux problèmes). Et sans doute, pour un bergsonien ou pour un phénoménologue, la coïncidence de ces deux marques paraît-elle claire. J'avoue qu'elle ne l'est point pour moi, dans la mesure où les problèmes conceptuels ne me paraissent pas de faux problèmes, et ne me semblent pas résolus quand ils sont supprimés. Par là, la méthode de Merleau-Ponty (qui, je l'entends bien, se donne comme simple, et doit l'être en effet pour qui peut entrer dans le jeu) me paraît double, et donc obscure ; à la fois empiriste et synthétique, appel aux données immédiates et résolution dialectique des contradictions. Quel est en elle le critère de la vérité ? Est-ce le pur retour à l'intuition, l'indépassable «c'est

---

(1) Notes sur l'immédiat, in *Vocabulaire de Philosophie* de Lalande.

comme cela» de Hume ? Ou est-ce la cohérence, le pouvoir de résoudre les problèmes qui, de points de vue différents, demeureraient posés ? J'oscille sans cesse entre les deux interprétations, sans pouvoir admettre tout à fait qu'elles ne fassent qu'une, et que l'immédiat «soit» précisément la solution du problème. Il me semble que Merleau-Ponty, n'expliquant rien au sens conceptuel du mot, laisse insatisfaites les exigences qu'il prétend combler. Ne confond-il pas analyse psychologique et analyse métaphysique, recherche de ce qui est chronologiquement et psychologiquement premier et recherche de ce qui est logiquement et métaphysiquement premier ? Les chemins que, sous ses textes, je devine à sa pensée paraissent si divers que je conçois malaisément que, selon le proverbe, ils mènent tous à Rome. Merleau-Ponty a médité sur Hegel, qui voulut réconcilier la conscience et l'histoire, sur Goldstein, qui est physiologiste, sur les gestaltistes, qui sont psychologues, sur les derniers écrits de Husserl, sur Sartre et Heidegger, sur les œuvres de Lachière-Rey, occupé lui aussi, en son profond ouvrage sur l'Idéalisme kantien, de préciser le sens du mot «sujet», de découvrir les rapports du moi et de la pensée transcendente. Tous les problèmes posés par ces penseurs peuvent-ils vraiment être résolus d'un coup, et dans une seule perspective ? Et le retour à la naïveté originelle de la conscience percevante aura-t-il vraiment la vertu de nous révéler le sens de toutes les recherches entreprises à des niveaux de pensée si éloignés de cette naïveté, et de leur apporter une solution ?

Il faudrait reprendre toutes les analyses dont la *Phénoménologie de la Perception* est remplie. Merleau-Ponty s'y propose d'abord de détruire les préjugés classiques, et d'opérer le retour aux phénomènes. Pour cela, il rejette la sensation pure comme imperceptible et impensable. La prétendue évidence du senti

est fondée sur le préjugé objectiviste d'une matière divisible, d'un espace dont les points seraient extérieurs les uns aux autres. La physiologie classique émane du même préjugé. Si nous voulons comprendre le sentir, ce n'est donc pas d'une connaissance élaborée de l'objet qu'il faudra partir, mais bien plutôt de la pré-objectivité. Nous éviterons, par là même, les illusoirs interprétations de la perception par l'association des sensations ou des images, ou par une mémoire mécanique. Le donné est toujours et déjà physionomie et structure, la mémoire et l'association supposent elles-mêmes cette structure et cette physionomie. Voici donc, une fois de plus, l'empirisme réfuté.

Il ne l'est point, cependant, par la méthode classique qui lui oppose la nécessité d'avoir recours au jugement pour rassembler, unifier et construire ses données éparées. Car, selon Merleau-Ponty, l'antithèse intellectualiste de l'empirisme se place sur le même plan que lui, prend, comme lui, pour objet d'analyse, un "monde objectif" qui n'est pas premier. Percevoir n'est pas "juger", mais saisir un sens immanent au sensible avant tout jugement. Merleau-Ponty nous demande donc de renoncer à l'analyse qui nous fait distinguer la conscience située et la conscience situante, cette dernière étant conscience du Monde où ma conscience est située, et n'étant donc pas située elle-même. Il rejette à la fois les deux idées corrélatives de l'objectivité absolue et de la subjectivité absolue, du Monde en Soi et de l'Esprit ; au lieu de les faire alterner comme toutes deux vraies, il les tient toutes deux pour fausses. Ce dont il veut partir, c'est de la pensée humaine dans sa condition de fait, et nous retrouvons ici cet humanisme intégral qui fait le fond de tout existentialisme. Pour Descartes, c'est en Dieu seul que se rejoignent essence et existence, pour Merleau-Ponty c'est en l'homme. Ici s'accomplit vraiment, et beaucoup plus radicale-

ment qu'en Sartre (qui, distinguant toujours le pour-soi de l'en-soi, maintient, au fond, la séparation classique de la conscience et de son objet), le projet qu'exposait Sartre lui-même dans le premier numéro des "Temps Modernes", où il demandait de rejeter toute analyse. L'oscillation entre le pour-soi et l'en-soi va devenir vraiment fusion des deux termes, l'homme est bien, pour Merleau-Ponty, un en-soi pour-soi, et c'est cet en-soi-pour-soi qui sera la subjectivité authentique, le véritable et nouveau cogito. Aussi le "sentir" sera-t-il défini non comme vision de qualités, mais comme communication vitale avec le Monde. Le sujet de Merleau-Ponty ne sera donc plus une conscience constituante et non située, ce sera "le corps". Non certes le "corps objet", que sans cesse le préjugé objectiviste me fait confondre avec mon corps. Comme il l'avait déjà fait dans *la Structure du comportement*, Merleau-Ponty montre que l'événement psycho-physique ne saurait être expliqué ni par une cause objective ou spatiale, ni par des considérations psychologiques, ni par la synthèse de ces deux explications : celle-ci est impossible, car on ne saurait trouver de terrain commun, de point de rencontre des deux types de causalité. Il faut donc tenir réflexes et acte de conscience pour des modalités d'un primitif "être-au-monde", qui n'est lui-même ni chose étendue ni pensée, mais corps vécu, corps phénoménal. Nous voici bien loin de la pensée philosophique classique, où la conscience avait l'impression d'avoir rencontré un corps, dont la présence paraissait accidentelle, et dans lequel l'Esprit semblait être tombé. Pour l'humanisme de Merleau-Ponty, il n'y a plus de problème de l'incarnation : il faut partir de l'homme total, de l'homme ayant un corps ; c'est le corps qui est ici principe, et fondement de l'objet. Et l'on voit s'instituer une sorte de métaphysique corporelle, de matérialisme non scientifique et non mécaniste;

l'analyse célèbre par laquelle Descartes établissait que mettre la douleur en une partie du corps ne peut être que confusion, la douleur appartenant de droit à la conscience, est rejetée au nom même de l'évidence ; c'est mon corps qui devient conscience, conscience affective et motrice, dont la conscience intellectuelle apparaîtra comme dérivée. Il reçoit une sorte d'intériorité : ses parties ne sont pas juxtaposées, mais enveloppées les unes dans les autres. L'espace abstrait de la géométrie emprunte lui-même son sens à l'espace orienté du corps : avant d'être un je pense, la conscience est un je peux, et c'est une intentionalité motrice qui, d'abord, constitue le monde. L'existence ambiguë du corps, c'est l'existence même.

A partir de ce corps phénoménal, qui sera l'instrument général de ma compréhension du Monde. Merleau-Ponty revient au Monde perçu. Il rend à celui-ci une sorte d'objectivité, ou, plus exactement, d'anonymat, en substituant au "je perçois" un "on perçoit en moi". Mais l'objectivité du Monde ne sera fondée ni sur un espace a priori, ni sur un système de catégories. L'unité de l'espace vient de ce que les sens communiquent entre eux, en s'ouvrant à la structure de la chose. C'est en deça de la distinction de la forme et du contenu qu'il faut donc chercher l'expérience originaire de l'espace : la profondeur, le mouvement ne peuvent se comprendre qu'à partir d'un sujet "engagé". Analysant ensuite l'espace du rêve, l'espace mythique, l'espace schizophrénique, Merleau-Ponty essaie pourtant d'éviter l'accusation de psychologisme : selon lui l'existence, d'un seul mouvement, projette autour d'elle des mondes qui me masquent l'objectivité, et pourtant l'assigne comme but à la connaissance. Et ce n'est pas non plus sur des relations constantes, sur une structure déterministe, que se fonde la chose : c'est au contraire dans l'évidence de la chose

que se fonde la constance des relations. Il y a une grandeur réelle de l'objet, qui est celle de l'objet vu à la meilleure distance, en sorte que la constance des grandeurs doit être rattachée non à une fonction intellectuelle, mais à une fonction existentielle. Il y a une constance existentielle des couleurs, des poids, il y a une unité "intersensorielle" de la chose, animant tous ses aspects, pénétrant toutes ses propriétés. Je ne construis pas l'unité du Monde. Je l'éprouve comme on reconnaît un style. Et le monde naturel est l'horizon de tous les horizons, le style de tous les styles, garantissant l'unité de toutes mes expériences.

L'a priori des philosophies classiques est donc ici remplacé par un monde antepredicatif qui n'est pas une somme de choses, mais le «réservoir inépuisable dont les choses sont tirées». Ce n'est qu'à partir du mouvement qui nous installe dans le Monde, avant toute science et toute vérification, que l'on peut comprendre à la fois la perception normale et l'hallucination, ainsi que leurs rapports, ce n'est qu'à partir de ce même mouvement que l'on peut expliquer notre connaissance d'autrui et du monde humain. Les thèses classiques laissaient, face à face, ma conscience solitaire et ses objets. Or autrui n'est pas un objet, je le saisis comme une autre conscience et il y a sans cesse «communication des consciences». Cela suppose un Monde unique et commun, dont fassent à la fois partie ma perspective sur le Monde et la perspective d'autrui. Nous dépassons ici la tragique oscillation de Sartre entre un autrui-objet, que je ne puis connaître qu'en le niant comme liberté et comme conscience, et un autrui-sujet, dont le regard me transforme en objet, et me revêt de honte. Pour Merleau-Ponty, il y a un «être-à-dire» du dialogue, il y a un monde social antérieur à tout jugement. Classe et nation sont des «modes de coexistence». Et, dans le Monde naturel comme

dans le Monde social, l'immanence à la conscience, chère à l'idéalisme, et la transcendance par rapport à la conscience, que maintenait le réalisme, coïncident. Ces mondes ont «une immanence de principe et une transcendance de fait». Comme l'existence même, ils sont ambiguës.

Je ne sais si l'acceptation philosophique de l'ambiguïté a jamais été poussée plus loin que dans cette théorie de l'objet immanent-transcendant. L'acte de percevoir, dit Merleau-Ponty, ne peut être séparé du terme sur lequel il porte, comme tentait de le faire le doute cartésien ; la vision s'atteint et se rejoint dans la chose vue. J'avoue comprendre bien mal ces formules. L'impression de transcendance, qui est fondamentale en la conscience humaine, peut être expliquée soit à partir de l'extériorité, de la transcendance de fait de l'objet, soit à partir de l'Esprit, de la transcendance de droit de l'Université par rapport à la conscience individuelle, soit enfin à partir du mouvement de la conscience individuelle elle-même, qui devient alors «transcendance» et dépassement de soi. C'est à cette troisième conception que me paraît se rattacher l'existentialisme, et bien des expressions de Merleau-Ponty l'évoquent encore : ainsi quand il déclare que la pensée se devance, que, même dans les actes de l'entendement, la pensée ne coïncide pas avec soi, que le sujet de la géométrie est encore un sujet moteur. Mais sans doute Merleau-Ponty pense-t-il que tout ceci ne se distingue pas assez de l'idéalisme. Il joint alors à la conception d'un sujet ek-statique celle d'un monde «berceau de significations», il affirme à la fois le primat du moi et le primat du Monde, et prétend ainsi dépasser l'alternative de l'idéalisme, pour lequel tout est objet de conscience, et du réalisme, qui insère les consciences dans le déroulement objectif d'un Monde en soi, celle de l'explication scientifique et de la réflexion philoso-

phique, et jusqu'à la distinction de Sartre entre l'en-soi et le pour-soi. J'ai ici la plus grande peine à le suivre toujours je me retrouve dans l'objet ou dans le sujet et, si je m'efforce, comme il me le demande, de ramener mon «je pense» à mon «je suis», c'est encore, il me semble, par pensée que j'opère ce retour. Bref, je ne puis penser cette ambiguïté où sont confondus les termes dont la contradiction faisait problème. Et sans doute, en effet, faudrait-il l'admettre sans la penser si, comme le dit Merleau-Ponty, l'expression crée toujours un exprimé qui ne peut s'en séparer à titre d'essence, si nulle éternité ne préexiste au temps, si nulle vérité de raison ne se sépare radicalement des vérités de fait, si l'intérieur et l'extérieur sont inséparables. Mais si je conçois ce que veulent dire ces formules, je n'entends pas ce qu'elles disent.

En dernière analyse, Merleau-Ponty, rejoignant les analyses de Heidegger pour lequel le Dasein est temps, ramène toutes les ambiguïtés à l'ambiguïté fondamentale, celle du temps. Car le temps est affection de soi par soi, il est paradoxe, et, au delà du paradoxe du temps, il n'y a rien à comprendre. C'est «parce que je suis porté dans l'existence personnelle par un temps que je ne constitue pas que toutes mes perceptions se profilent sur un fond de nature». Et le temps fait apparaître le sujet et l'objet comme deux moments «abstraits» d'une structure qui est la présence. Il est donc subjectivité-objectivité. Merleau-Ponty résout par là la contradiction qui demeurerait chez Sartre entre une situation pouvant déterminer l'homme et une liberté que Sartre voulait totale et sans limites. Pour Merleau-Ponty, notre liberté ne détruit pas notre situation, mais s'engrène sur elle. C'est bien la décision que prend l'ouvrier de vouloir la révolution qui fait de lui un prolétaire. Mais il n'en faudrait pas conclure que l'histoire, en elle-même, n'ait pas de sens.

Merleau-Ponty parle ici de projets existentiels vers des buts déterminés-indéterminés, de classes sociales qui ne sont ni constatées ni décrétées, mais vécues, d'une histoire à qui nous donnons le sens qu'elle nous propose, Il n'y a jamais pour moi déterminisme absolu ni choix absolu, jamais je ne suis chose et jamais je ne suis pure conscience ' je suis existence, je suis temps, c'est-à-dire ambiguïté.

\*  
\* \*

La richesse des descriptions concrètes est, en tout ceci, admirable. A chaque page la perception, le dialogue, l'élan révolutionnaire, toute cette vie irréfléchie de conscience à laquelle nous pensons si peu et qui, cependant, est nous, nous est restituée, comme lavée et mise à neuf. Voici bien le monde de l'enfance de l'homme, débarrassé à la fois de la rigidité des lois scientifiques, de l'impersonnelle abstraction du sujet métaphysique, de l'arbitraire interprétation théologique, voici le monde que l'entendement n'a pas encore construit, le monde ambigu où les autres et moi-même sommes à la fois des sujets et des objets, ou plutôt ne sommes ni l'un ni l'autre, étant de purs existants. Le monde de Sartre est celui de l'adolescence, les austères problèmes de la connaissance s'y posent mal, mais, par contre, s'y montrent à merveille les sources de la domination et de la guerre, de la lutte des consciences, de l'affirmation de soi. Le monde de Merleau-Ponty est celui de l'enfance, nul problème ne s'y pose plus. Ainsi est-il plus riant que celui de Sartre, et le texte prend parfois la beauté des pages surréalistes qui voulaient, elles aussi, rendre à l'homme les merveilles de ses premiers jours. Et sans doute le monde de l'enfance, comme du reste celui de l'adolescence, vit-il sans cesse au-dessous de nos pensées. On n'ensaurait conclure cependant qu'il les explique ou les contienne

toutes. Il nous permet, peut-être, de mieux comprendre l'aphasie, l'hallucination, et les nombreux cas pathologiques que la *Phénoménologie de la Perception* étudie avec un extrême détail. Et je crois que l'on pourrait tirer des analyses de Merleau-Ponty les plus grandes lumières sur la passion, qui est retour à une vision ancienne, sur l'art, qui nous restitue la naïveté du premier regard, sur le symbolisme freudien, qui est pensée effective et naissante. Mais, précisément, Merleau-Ponty nous parle peu du symbolisme et de l'art et point du tout de la passion. C'est que, pour lui, cette pensée infantile, dont le XVII<sup>e</sup> siècle se défiait à si juste raison, est la source de toutes nos pensées ; la raison même en est issue. Ici me paraissent porter leurs derniers fruits l'humanisme romantique et la confiance en la nature, qui finissent toujours par la confusion de l'ordre de la raison et de celui du cœur, je veux dire celui du corps.

Malgré un titre plus modeste, le projet de Merleau-Ponty est plus ambitieux que celui de Sartre. Car, en fait, *l'Etre et le Néant* se bornait au problème du fondement de la conscience affective, et nous entretenait surtout de sadisme, de masochisme, de honte et de rivalités entre les consciences humaines. Mais le problème de Merleau-Ponty est, à n'en pas douter, celui-même de Kaňt, celui du fondement de la connaissance et de la moralité. Il ne faudrait pas croire que Merleau-Ponty, tenant l'activité scientifique pour en dehors de son domaine, situe la philosophie dans un plan où, tout souci explicatif étant banni, les phénomènes tels qu'ils se donnent à nous seraient simplement décrits. Merleau-Ponty n'a renoncé à aucune des prétentions de la philosophie classique. Il veut que son immédiat contienne, comme tel, et tel qu'il s'offre à la description phénoménologique, la raison de tout ce qui le suivra. Son retour aux données immé-

diates s'accompagne toujours du souci de résoudre un problème. Son affirmation est qu'il peut y avoir un a priori matériel, ce en quoi, nous le voyons encore, il s'oppose à Kant. Il veut comprendre la science même, il la tient pour dérivée. En un mot, son exigence est totalitaire et moniste, et c'est, en fin de compte, au nom de ce monisme que, ne se contentant pas de décrire un niveau de la conscience, il veut, à partir de ses descriptions, les expliquer tous.

Or il me semble qu'en ceci Merleau-Ponty échoue ; il ne fonde, une fois encore, que « la conscience active », ce qui est sans doute le sort éternel de l'existentialisme, et de toutes les philosophies pour lesquelles c'est l'immédiat qui est l'absolu. A vrai dire, chaque nouvel ouvrage existentialiste apporte en ce sens quelque élément nouveau, et j'ai fort admiré les pages où Merleau-Ponty, reprenant l'idée selon laquelle c'est du « pour-soi » que le temps vient aux choses, renverse l'image familière d'Héraclite pleurant devant un fleuve, immobilise le fleuve et, faisant de l'écoulement notre existence même, nous prive à jamais de l'espoir de découvrir cette éternité que tout au Monde nous refuse. L'eau qui passera demain est en ce moment à la source du ruisseau, celle qui est passée hier est maintenant plus bas, dans la vallée. Dans les choses, l'avenir et le passé sont dans une sorte de pré-existence et de survivance éternelles ; le temps a donc sa source en notre regard. Dès lors, comment nous en défaire ? Songera-t-on ici à Vigny ou à Kant ? Mais pour Vigny, du moins, la Nature était « vraiment » éternelle, pour Kant le noumène échappait du temps. Notre regard n'était donc pas la mesure de l'Être. Ici, il n'est plus de « vraie » nature, et il n'est plus de surnature. Tout passe, puisque je passe, tout est temps.

La philosophie de Merleau-Ponty ne semble donc pas échapper à la tritese de l'existentialisme, et de

toutes les philosophies pour lesquelles l'homme est réduit à soi. Comme Hegel l'a montré, une telle réduction conduit toujours au désespoir. Sans doute pourra-t-on dire que c'est le désespoir qui est le vrai. Et il l'est en effet pour toute conscience réduite à l'affectivité. Mais nul n'a opéré cette réduction, puisque nul n'a tiré de la conscience affective l'incontestable conscience intellectuelle. Sur le passage de la perception au concept, nous ne trouvons, chez Merleau-Ponty, que de brèves, et, selon moi, d'inexactes indications. Merleau-Ponty déclare, par exemple, que le sujet de la géométrie est lui-même un sujet moteur, que la pensée du géomètre est la transcendance même. N'est-il pas clair au contraire que la pensée du géomètre, si elle est motrice et existentielle dans l'invention, se trouve ensuite en face de véritables natures qui lui résistent, ce qui conduisit Descartes à sa théorie de la réalité objective des idées ? Merleau-Ponty minimise toujours la consistance de l'objet de pensée. De la variation de certains concepts scientifiques, il conclut à la totale mobilité du vrai, et va jusqu'à comparer la découverte mathématique à la création d'une symphonie. Son retour à la pensée authentique fait ainsi penser à celui de Hume, bien plus qu'à celui de Kant, ou de Platon.

Et certes, toute philosophie est d'abord retour en arrière, et désir de retrouver la source de ce monde objectif où l'esprit ne se croit pris que parce que d'abord il s'y est pris lui-même. Mais sans doute le retour philosophique empruntera-t-il des voies différentes selon la solidité qui sera d'abord reconnue au Monde des objets, et selon qu'il opérera par analyse métaphysique des conditions de l'expérience ou par recherche psychologique d'un immédiat donné. Si, chez Platon, le prisonnier de la caverne se retourne, si Descartes, par le doute, renverse la direction spontanée de notre pensée allant se perdre dans l'objet, si Kant opère à

son tour sa révolution copernicienne, ce n'est point pour revenir à l'expérience pure, mais plutôt pour retrouver ce qui rend compte de l'expérience, ce qui l'explique, ses conditions a priori. Et il est clair que ces conditions, étant celles du vécu lui-même, ne sauraient être découvertes dans le vécu. Le retour de Merleau-Ponty est au contraire un retour au vécu, qu'il veut explicatif. N'est-ce pas là la démarche de l'empirisme, non certes de l'empirisme associationniste et caricaturé que Merleau-Ponty nous présente trop souvent, mais de l'empirisme véritable (celui de Hume par exemple tel que l'interprétait M. Laporte en ses remarquables articles de la *Revue Philosophique*) ? Car la critique des relations chez Hume ne conduit pas, du moins directement, au scepticisme. Elle les fonde sur l'instinct, sur une mystérieuse correspondance entre le cours de nos pensées et celui des objets extérieurs, sur une sorte de finalité inconsciente de soi, visible aussi dans la faculté que nous avons d'exercer nos membres sans connaître les muscles et les nerfs qui doivent intervenir pour les mouvoir. Pour Hume, les mots, les idées, les habitudes sont systématisés en une sorte d'organisation qui précède toute réflexion, et est la base de toute réflexion, organisation où les choses se disposent en ordre d'elles-mêmes. Hume parle même de faculté magique. Il rejette la séparation tranchée d'un pur sujet connaissant et d'une matière qui lui serait extérieure : l'expérience est pour Hume d'une seule trame, d'une même étoffe. Et son refus de ramener la croyance au jugement, son souci de la faire dériver de l'impression, celle-ci ayant "une force supérieure, une vivacité, une solidité, une fermeté particulières", c'est-à-dire, en fin de compte, des qualités propres qui la rendent réelle, et font d'elle le réel même, tout cela fait bien penser au retour à l'immédiat au delà duquel il n'y a plus à poser de questions, que Merleau-Ponty pratique si souvent.

Encore le dernier mot de Hume fut-il le scepticisme. Ne devrait-il pas être celui de Merleau-Ponty ? Et la place que ce dernier prétend accorder à la raison et à la vérité, en déclarant qu'elles sont essentielles à notre manière d'exister, et que "l'être-à-vérité" n'est pas distinct de "l'être-au-monde", permet-elle de les sauver ? Je ne le pense pas. Merleau-Ponty reproche à Kant d'avoir distingué le plan des vérités a priori et celui des vérités de fait. La subjectivité vécue est donc pour lui inaliénable. Voici l'essence du scepticisme. Et ses conséquences ne se font pas attendre : nous ne pouvons plus rien expliquer. Lorsque Merleau-Ponty déclare par exemple que ce n'est pas notre corps objectif que nous mouvons, mais notre corps phénoménal, et que le problème n'est pas de savoir comment l'âme meut le corps objectif (que, selon lui, elle ne meut pas), mais comment elle meut le corps phénoménal, n'est-il pas clair qu'il élude la véritable question, qui est bien celle du rapport de la conscience et du corps objectif ? Car on peut calmer une angoisse en faisant absorber à celui qui l'éprouve un calmant chimique : l'angoissé peut ignorer ce qu'il absorbe, il n'en sera pas moins calmé. Ici a donc joué une causalité dont il ignore les chaînons, et dont il ne constate que les effets : comment éviter, si l'on veut comprendre, de poser ces chaînons comme des "en-soi" qui ne sauraient trouver place en cet en-soi-pour-soi dont parle notre auteur, de voir dans le corps objectif autre chose qu'un "appauvrissement" du phénoménal, de lui accorder une réalité autre que conceptuelle ? Bien des formules de Merleau-Ponty supposent l'idéalisme subjectiviste qu'il veut éviter : ne déclare-t-il pas, en critiquant l'hypothèse d'un Monde précédant l'homme, que rien ne lui fera jamais comprendre ce que pourrait être une nébuleuse qui ne serait vue par personne ? Et ne fait-il pas alors bon marché

de cette objectivité scientifique que, par ailleurs, il prétend fonder et ne pas laisser perdre ?

La connaissance immédiate d'autrui n'est pas plus claire. Merleau-Ponty reprend ici les arguments de Scheler contre la thèse analogique. Et celle-ci est, en effet, indéfendable psychologiquement : ce n'est pas en raisonnant par analogie que nous atteignons la conscience, d'autrui. Mais la reconnaissance par un enfant, qui n'a jamais vu son propre corps et sa propre bouche, du corps de l'autre comme semblable à son sourire, pose un problème que le mot de communion ne suffit certes pas à résoudre. La thèse analogique, si elle est une fausse explication, est du moins une explication. Après l'avoir réfutée, il faudrait proposer une explication qui la remplace, et non baptiser explication le problème. De façon plus générale, la correspondance du vécu et du pensé n'est pas éclairée par la constatation purement chronologique que le vécu précède le pensé. Ainsi, l'analyse qu'après MM. Guillaume et André Rey, M. Pradines fait des mouvements de l'enfant résistant à une main qui l'entraîne (1), analyse montrant que les réactions spontanées de l'enfant (fléchissement des jambes, rejet du corps en arrière, etc...) sont semblables à celles que le physicien pourrait engendrer à partir des lois de la mécanique, peut aboutir psychologiquement à cette remarque que les réactions vécues ne comportent pas la connaissance des relations qu'elles impliquent. Mais on voit bien ici que la psychologie ne résout rien, et appelle une explication d'un autre ordre : celle, par exemple, qui supposerait un esprit construisant la vie, comme un ouvrier construit une mécanique, ce qui est la thèse cartésienne de l'animal machine. Et j'avoue que voyant, dans *La structure du comportement* ou dans les *Phéno-*

---

(1) V. Pradines, *Traité de Psychologie générale*, II page 76.

*ménologie de la perception*, Merleau-Ponty réfuter si merveilleusement le mécanisme, je me surprénais sans cesse à penser qu'il ouvrait la porte à la finalité d'un esprit transcendant. Ce en quoi j'entends bien que je lisais à contre-sens, la thèse de Merleau-Ponty étant que la finalité ne se comprend qu'à partir de l'intentionnalité première, active et motrice, du moi existant. Mais Merleau-Ponty n'est-il pas tenté lui-même par mon erreur quand il écrit : "Je suis, comme sujet sentant, tout plein de pouvoirs naturels dont je m'étonne le premier." Bergson, de même, soucieux de montrer qu'il n'y avait pas de finalité transcendante menant l'évolution selon lui créatrice, parlait sans cesse de cette dernière en termes supposant une telle finalité. On voit combien forte est la tentation de maintenir, à côté du monde de l'immédiat, un monde de la vérité qui l'explique. J'y succombe, pour ma part, d'autant plus volontiers que je vois en cette tentation l'effet de la "lumière naturelle" qui constitue mon esprit, et qui n'est autre que la raison sans laquelle je ne saurais comprendre ni juger valables les arguments mêmes de l'existentialisme.

\*  
\* \*

Je crois donc que le philosophe doit sortir de la subjectivité, et qu'il le peut sans accepter la croyance naïve en l'objet, chère aux scientifiques. Il lui suffit pour cela de ne pas méconnaître "ce moi plus intime à moi-même que moi", que Merleau-Ponty rejette avec tant de ténacité, et de découvrir qu'il est raison. Certes, je ne suis pas toute raison ; c'est en ce sens que ma subjectivité est inaliénable, et que connaissance vraie et conduite morale conservent toujours un caractère idéal. Mais cet idéal n'est pas le fruit d'un vain projet de mon moi existant, le dépassement de la conscience

par soi n'est pas le fait du mouvement de la conscience seule, et de cette transcendance qui sert aux existentialistes à méconnaître le transcendantal. Nécessaire à la connaissance, celui-ci ne l'est pas moins à la moralité. Tout comme le caractère "vrai" des propositions scientifiques, le caractère obligatoire qu'à pour nous le devoir sera difficilement expliqué par l'obscur notion d'existence historique. C'est ainsi que je ne puis admettre, avec Merleau-Ponty, qu'à l'époque de la Résistance, les hommes se soient condamnés "à mort l'un l'autre comme traîtres parce qu'ils ne voyaient pas l'avenir de la même façon", que la victoire alliée ait seule transformé la collaboration, "quoi qu'elle ait été ou cru être, en volonté de trahir", qu'une justice objective ne puisse comparer "des conduites entre lesquelles la simple raison ne suffisait pas pour choisir" (1). Car la raison suffisait pour dire non au nazisme, à son erreur raciale, à ses injustes persécutions. Mais il fallait pour cela qu'elle soit raison transcendantale, et non raison tombée dans l'histoire, c'est-à-dire raison logique, ou sophistique. Les remarques de Merleau-Ponty expliquent sans doute pourquoi les collaborateurs ont été condamnés, mais non pourquoi ils sont condamnables. Car ils ne sont pas condamnables en tant qu'existants historiques, parce qu'ils se sont trompés sur l'avenir ou sur un quelconque point de fait, mais qu'ils ont accepté l'erreur et l'injustice.

Merleau-Ponty me répondra sans doute que je me réfugie dans l'abstrait et quitte le plan de l'humain. Mais les spectateurs de *La Putain respectueuse* de Sartre, et Lizzie elle-même, sont-ils des êtres abstraits ? Pourtant, lorsque le Sénateur explique à Lizzie que la vérité selon laquelle le nègre ne l'a point violée est une vérité du premier degré, et qu' à cette vérité l'on doit préférer les vérités supérieures incarnées par la Nation qui réclame que le plus utile d'entre deux hommes soit

sauvé, la salle entière est persuadée que c'est Lizzie disant "Je ne veux pas mentir" qui incarne seule le point de vue moral. Car la vérité est la vérité, et ne saurait être subordonnée à l'utile. Et sans doute Lizzie se laisse-t-elle fléchir : les putains ne sont jamais longtemps kantienne, leur respect n'étant pas réservé à la loi morale. Mais Lizzie, bien que fort "engagée", est kantienne un instant, et seul le kantisme lui aurait permis de résister à la morale du Sénateur, comme seul il permet de résister à cette subordination de la morale à l'histoire, chère à tous les politiques, qui nous menace toujours. Car s'il importe d'éviter le pur et inefficace devoir formel, encore ne faudrait-il pas croire avoir fait la synthèse de la morale et de l'histoire en présentant "l'homme-moral-dans-l'histoire". Car l'homme moral dans l'histoire est un homme déchiré, et ne se prête précisément à aucune définition moniste.

Je ne prétends donc pas résoudre les problèmes que Merleau-Ponty a si profondément posés. Sa solution ne me satisfait pas, mais je n'en connais pas de meilleure. Et je pense qu'en effet il n'y a jamais pour l'homme de solution parfaite, de solution lui rendant l'unité. S'incliner devant une persécution est abominable. Lutter contre la persécution en faisant dérailler les trains ou en bombardant les villes, c'est faire un mal qui, pour être nécessaire, n'en est pas moins le mal. En acceptant cette nécessité, le héros ne sacrifie pas seulement sa vie, il sacrifie partiellement les valeurs elles-mêmes, et sans doute faut-il l'en admirer. Mais le vertige de l'action une fois dissipé, le héros ne se sent plus en paix totale avec soi, et il faut alors le plaindre. Car qui n'admirerait et ne plaindrait à la fois cet Esprit tombé dans le sensible et dans l'histoire qu'est l'homme ? Et comment l'homme trouverait-il le repos ? Il est conscience, et toute conscience est conscience d'objet. Négliger l'objet, c'est abandonner le réel

à l'injustice : voici l'erreur des moralistes. Agir concrètement, c'est sacrifier la conscience : voici la faute des politiciens. Et nous sommes tous moralistes et politiciens, divisés contre nous et mécontents de nous.

Merleau-Ponty sait tout cela et le dit fort bien. Mais il croit devoir abandonner le dualisme et les philosophies de l'analyse, qui seules restituent en sa vérité le drame humain. Il tend au monisme, aux philosophies de la synthèse et du système. Il croit découvrir en l'homme cet en-soi-pour-soi que Descartes réservait à ce Dieu transcendant que l'homme n'est pas, et que Sartre, cartésien athée, projete en un Dieu illusoire. Car Sartre demeure dualiste. Sa pensée est oscillation perpétuelle, passage de l'en-soi au pour-soi et du pour-soi à l'en-soi. Avec Merleau-Ponty, cette mobilité s'écrase en ambiguïté. Voici la synthèse, et déjà le système. Mais les synthèses de Merleau-Ponty, à la recherche de l'homme total et un, ne sont pas différentes des synthèses que l'histoire de la philosophie nous présenta toujours : elles sont retour au fait, Et sans doute, dans le fait, tous les problèmes sont-ils résolus : mais c'est seulement parce qu'ils ne sont pas encore posés. Tout acte fait connaître l'union de la morale et de l'histoire, toute expérience de la vie fait connaître l'union de l'âme et du corps. Mais de telles connaissances sont impensables, leur ambiguïté appelle l'analyse, et donc le déchirement.

On fait souvent honneur à l'existentialisme d'avoir montré que l'existence humaine n'a pas d'essence. Il me semble au contraire que l'existentialisme tend à donner à l'existence une essence, et une unité. Car comment parler de l'existence, fonder une philosophie de l'existence, faire de l'existence un principe, sans reconnaître l'existence comme telle une réalité essentielle, sans lui conférer une irréductible unité ? C'est pour le dualisme que l'existence n'a pas d'essence et ne sau-

rait être principe, étant rencontre et mélange. La philosophie renonce alors à être système : elle ne peut être que méthode, son rôle est d'analyse et de distinction, elle refuse de cofondre les divers ordres qui sont en l'homme. Par là, sans doute, elle laisse l'homme divisé, et posés les problèmes que l'histoire et la vie résolvent tous les jours. Mais les solutions de l'histoire et de la vie sont solutions de fait et non de pensée : nous en avertissant, et posant à son tour ces problèmes déjà résolus aux yeux des techniciens et des politiques, la philosophie nous permet de juger l'histoire et la vie, la politique et la technique. Ici se retrouve le primat du jugement rationnel, qui ne saurait être fondé sur rien, car il fonde tout en vérité ou en erreur, en justice ou en injustice. D'où l'on voit que la raison même ne saurait se comprendre. On ne comprend que l'objet et non ce qui comprend l'objet. On ne comprend pas l'Esprit, qui comprend tout le reste. Et si l'homme, qui pour une part est nature, est pour une autre part Esprit, il n'y a pas de monisme, ni d'humanisme valables. Ce n'est pas par hasard qu'il n'est point de science de l'homme. Toute synthèse qui prétend comprendre l'homme est retour déguisé à l'expérience et au fait, tout système ne se ferme que par tricherie. Et ceux qui nous disent "voici l'homme" ne nous montrent jamais que les traces du passage de l'homme, les lieux familiers auxquels l'homme donne un sens et qui reflètent son visage, mais où l'homme n'est déjà plus.

FERDINAND ALQUIÉ

## HENRI MONDOR, “FOURRIER” DE VALÉRY

Un des plus importants événements de la vie littéraire française a été la réception, en séance solennelle, à l'Académie Française, du professeur Henri Mondor, dont l'éclat des travaux intellectuels le dispute à la haute pratique de l'art chirurgical.

La réputation de M. Henri Mondor — chirurgien exceptionnel — est désormais mondiale en raison de la qualité de découverte et d'inédit qu'ont la plupart de ses travaux littéraires, et plus particulièrement ceux qu'il a voués à Mallarmé et à Valéry, dont il a aidé à la connaissance plus approfondie et à une prise de conscience définitive comme valeurs de circulation universelle.

De son aspect physique, la grande romancière Colette a brossé un inoubliable portrait, évoquant son nom de “bergerade”, son sourire “que Watteau eût voulu faire prisonnier”, ses “narines irritables” et son front encyclopédique. De son œuvre, les meilleurs critiques ont depuis longtemps dénombré et situé les mérites et mis en valeur un style impeccable, d'une densité pleine de replis, de repentirs et de feintes, avec la volonté du mot juste et avec des inventions et des trouvailles qui font les délices de ceux qui savent lire lentement. Essais, biographies, notes, gloses, études, commentaires, forment la base et l'essentiel d'une production littéraire, dédiée à des *Hommes de qualité* (tel est le titre d'un de ses ouvrages les plus réputés, où l'on retrouve des poètes comme Verlaine, et des écrivains comme Maurice Barès). Mais, répétons-le, ses plus décisifs apports sont encore ceux qui concernent les auteurs qui passaient avant lui pour “inaccessibles” et qu'il a comme humanisés : Mallarmé et Valéry, dont il est comme le “fourrier” de la gloire, prolongée.

Il était donc naturel que, prenant place à l'Académie et précisément dans le 38ème fauteuil qui fut celui du poète de *La Jeune Parque*, la séance se transformât, si l'on peut dire,

en "festival" Valéry. Les historiens de la petite chronique académique enseignent que les "récipiendaires", en habit vert, s'affranchissent parfois de la règle qui veut que l'on louange son prédécesseur. C'est ainsi que Paul Valéry, lorsqu'il prit séance, ne souffla mot de son devancier immédiat. Et pourtant c'était Anatole France. Or, le souvenir de Valéry fut, lui, doublement célébré : à la fois par celui qui fut son confident, son médecin et son ami, et par M. Georges Duhamel qui, selon les traditions, "recevait" son confrère en . . . médecine, car l'auteur de *Salavin* est, lui aussi, disciple d'Esculape.

Ainsi donc, et par la vertu d'un dialogue d'un tour très élevé, le poète de l'*Eupalinos* a vu converger sur sa haute mémoire les témoignages et l'adhésion de deux savants et écrivains justement réputés. C'est la gloire des peuples que de savoir encenser leurs poètes — ceux des artistes qui ont le plus gratuitement et le plus noblement travaillé pour la postérité.

De Valéry, on pouvait penser que tout avait été dit. En fait, la critique littéraire a su être équitable pour celui dont l'œuvre se rattache à l'authentique symbolisme. Après Mallarmé, Valéry a pratiqué la poésie comme une série de "tests", d'expériences, de reconnaissances, et de jeux à tenter — surtout d'obstacles à surmonter. Puis, se libérant des influences et après un long silence, il conçut et délivra son inestimable message, d'une manière autonome et inventrice. En lui, deux extrêmes se sont touchés et confondus : le don de la poésie pure, d'une part ; et de l'autre, le sens singulier de la précision ; l'habitude de concevoir toute opération de l'esprit comme une conquête sur le vague. On a pu poser avec une grande force démonstrative que, contrairement à Sully-Prudhomme, champion de la poésie précise, Valéry adopta la poésie pure, poussée à son hyperbole. Comme le disait Thibaudet, avec le poète de *Charmes*, la machine à vapeur est employée à faire de la glace. Alliance d'une poésie pure et d'une technique pure. Et Valéry est de ceux sans lesquels une des cinq ou six pointes extrêmes du vers français n'existeraient pas, agissant à la façon d'un mathématicien pour introduire dans la poésie de nouvelles fonctions.

A ces données presque classiques désormais, M.M. Georges Duhamel et Henri Mondor ont su ajouter des traits décisifs parce qu'ils furent humains, avant tout, faits de touches légères et de notations prises sur le vif. Quand l'un a parlé de la "grâce d'effacement" du poète, l'autre l'a montré, pour composer un vers, "un doigt sur le piano, à la recherche de la ligne mélodique

escomptée". Sur les "étapes" de Valéry, la clarté se fait soudain quand on repère, comme relais de son évolution intellectuelle, sa découverte de l'intellect en Ligurie au cours de l'été de 1892, puis "l'irruption" de Mallarmé qui l'amènera au culte exclusif du beau, et à cette conception : préférer "l'effort au résultat, l'acte à l'œuvre". C'est alors l'aventure de l'intelligence conçue comme une grande "aventure lyrique". Ce sont encore les disciplines rigoureuses adoptées, les levers avant l'aube pour la méditation solitaire, ce sont les vingt années d'un silence qui a tant et si durablement intrigué. Et c'est enfin l'épanouissement total avec les chants du poète, extraits du "trésor" d'une sensibilité demeurée intacte. Ces vingt ans de silence, M. Henri Mondor les a définis bien joliment, comme "un scrupule d'authenticité".

Elevant encore le débat, M. Georges Duhamel s'est demandé (après avoir rappelé "la tradition d'obscurité lyrique" qu'il décèle en France depuis le Moyen-Age), si "le monde ouvert devant nous" par Valéry était encore digne de lui, de ses entreprises, de ses découvertes ? A ces interrogatoires, nous dirons, à notre tour, que Valéry a lui-même répondu, en écrivant un jour :

"Le temps du monde fini commence..."

Il a été utile que, dans notre civilisation en pleine-transformation, une si haute leçon ait pu être tirée de l'œuvre d'un poète qui a voulu que son semblable, son frère, fût touché de "l'illumination créatrice."

Il a été bon, pour le prestige des Lettres de France, que cette grande leçon de Valéry fût tirée par deux écrivains dont l'autorité est incontestable, sous la fameuse "Coupole", laquelle, dans la nuit ambiante, prend allure de phare spirituel.

*Pierre DESCAVES*

## “LA COURSE DES ROIS”

Auteur d'un ouvrage capital sur Racine, admirateur fervent du tragique Robert Garnier, qu'il estime injustement traité par la postérité, et adaptateur de son *Antigone* ; analyste, dans une curieuse et profonde *Introduction à la Poésie Française*, où il s'efforce d'éclaircir le mystère poétique, et fixe des lois que beaucoup n'acceptent pas, M. Thierry Maulnier vient de faire jouer sa première pièce. Et c'est une noble tragédie : *La Course des Rois*.

Qu'on y reconnaisse le “normalien” imprégné d'hellénisme trop savant peut-être pour atteindre la masse du public, moins dégagé, moins libre, moins original, sans doute, qu'un Jean Giraudoux ; que la pièce soit massive, et opiniâtrément éloquente, je me hâte d'en convenir. Que le texte, — d'une langue solide, d'une prose d'airain, — ait besoin d'allègement, d'aération. . . , ma foi, je l'avoue encore. Mais c'est une œuvre de qualité ; une œuvre d'artiste, en même temps que d'érudit. Et notre époque de pauvreté doit l'accueillir avec reconnaissance. Je ne crois pas que, là-dessus, mon philhellénisme m'abuse. . . Je sais que, aussitôt entendus des noms comme Hippodamie, dompteuse de coursiers, d'Oenomaos, fervent du jus de la vigne, de Myrtilès, un fils de dieu, et un conducteur de chars dont Pindare a rappelé les exploits dans les *Olympiques*, de Pélops, l'homme au “visage pâle”, ou au “visage sombre” plutôt, prince phrygien dont l'île qui porta Argos et Sparte a pris le nom, Péloponèse, mon cœur se fond, et je m'abandonne sans résistance à leur magie. . . Ecoutez pourtant cette belle histoire.

D'après la légende, inchangée d'Homère à Pindare et de Pindare aux trois tragiques, un oracle avait menacé Oenomaos, roi de Pisa, en Elide, — une cité que les archéologues n'ont pas réussi à bien situer, — qu'il perdrait la vie et la couronne, s'il mariait sa fille Hippodamie, miraculeusement belle. Voilà pourquoi, à tous les princes prétendants, il imposait de le vaincre dans une course de chars. Que risquait-il ? Il avait des che-

vaux divins, imbattables ; et le meilleur des cochers, Myrtilos. Ainsi, douze princes, lancés au galop, rejoints par lui malgré leur avance, — il leur donnait un “avantage”, comme aux échecs, — reçurent la pointe de sa lance entre les omoplates. Jusqu’à ce que Pélops, possesseur de chevaux divins, lui aussi, fut victorieux.

Le premier soin de M. Thierry Maulnier a été de “laïciser”, si j’ose dire, le postulat. Oenomaos se donne bien toujours l’oracle pour prétexte. Mais sa vraie raison de ne pas marier sa fille est d’ordre humain, d’ordre psychologique. Comment, dans une œuvre de notre temps, ne pas céder au freudisme ? Cet entêtement paternel ne peut venir que d’un complexe. Oenomaos aime, d’un amour subconscient, d’un amour criminel, son enfant Hippodamie. Il ne peut souffrir l’idée qu’elle sera, au soir de noces, dans les bras d’un homme jeune et ardent. Il la garde comme un géôlier, comme un dragon. Hippodamie voit tristement les années fuir, les prétendants périr. C’est Pélops aujourd’hui qui la recherche. Il est beau ; elle l’aime. . . Son désir, déjà ancien, de libération se double d’un amour vif et impérieux. Or, elle a beau supplier son père d’épargner Pélops, de ne plus être un tyran, il refuse. Alors, elle voit clair. C’est elle qui crève l’abcès de la conscience d’Oenomaos. Elle joue le rôle du psychiatre. Et Oenomaos, épouvanté, est obligé, dans une scène fort belle, qui est le sommet de la tragédie, de s’avouer sa passion incestueuse. Si horrifié qu’il soit, il ne cède point. Il sera d’autant plus féroce contre Pélops. Et, pour régler plus vite la question, il avance de deux jours l’épreuve des chars. M. Thierry Maulnier donne une grande importance à ce resserrement du temps ; car tous les personnages vont céder, sans réflexions, à leur premier élan. Ils sont bousculés, entraînés. . . Plus de débats, plus de prévoyance. . . Un torrent les emporte.

Et il emporte d’abord Hippodamie, dont la fureur se déchaîne. Demain, sans doute, elle reculerait devant le parricide. Aujourd’hui, elle est soulevée de dégoût, de rancune. . . Que perisse le père impur, le père salissant ; et que soit sauvé le cher Pélops. Le moyen ? Myrtilos, le cocher, vient de lui livrer son secret ; il l’aime. Elle n’a refusé de se laisser délivrer autrefois que parce qu’il exigeait, pour récompense, qu’elle fût à lui. A présent, s’il assure la défaite d’Oenomaos, et la victoire de Pélops, elle payera ce qu’il faut : ce soir même, elle se donnera. Seconde scène émouvante. Myrtilos hésite. . . Elle le séduit, elle le grise de promesses fiévreuses, car l’instant de la course approche. Et lui

pris de vertige, n'aperçoit pas qu'il va trahir son maître, se déshonorer. Il accepte. . . Il renverse le char du roi, qui meurt.

Pélops est roi. Il gagne à la fois Hippodamie et le trône d'Elide. Et, déjà, — une très juste et profonde notation ! — l'amour et le devoir, le désir et la raison d'Etat se combattent en lui. . . Au lieu de se précipiter vers Hippodamie, il la délaisse, pour remplir sa nouvelle tâche ; il la laisse seule, au moment où Myrtilos, dégrisé, vient, le sarcasme aux lèvres, réclamer son salaire. Hippodamie, créancière déloyale, se débat. . . Jusqu'où vont les choses ? A la scène, on n'est sûr de rien. Mais Pélops le retardataire enfonce son glaive au flanc de Myrtilos. Celui-ci meurt, longuement, la tête sur les genoux de Diotime, la prophétesse, qui l'aimait assez pour souhaiter son bonheur, même avec Hippodamie. Diotime, pour calmer la haine de Myrtilos, apaiser son âme furieuse, lui dévoile les suites du crime d'Hippodamie. Pélops sera le père d'Atrée, de Thyeste. . . Et c'est ce long tissu d'actions toutes noires, où furent taillés l'*Orestie*, et tant d'*Electres*, et tant d'*Orestes*. . . La source première des plus belles tragédies du monde. Car nos actes nous suivent. Le pus que renfermait le cœur d'Oenomaos a été fertile en beautés comme en horreurs,

Telle est cette tragédie à l'antique, assaisonnée de quelques pensées dont l'humanité s'est douloureusement enrichie depuis Pindare. Elle se déroule, sous un éclatant soleil, parmi les blocs énormes des remparts en construction de Pisa. L'architecte est le coryphée ; les ouvriers sont les choreutes. C'est du haut des remparts qu'ils suivent et nous content la course ; — un peu comme le reporter de la radio, à Longchamp ou à Epsom.

La renaissance de la tragédie se poursuit. *La Course des Rois* en est un épisode considérable.

Robert KEMP

## LA VIE ARTISTIQUE

### **LES ANCIENS ET LES JEUNES AU SALON D'AUTOMNE 1947**

Le clou du Salon d'Automne, cette année, est certainement l'importante rétrospective organisée à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Frantz Jourdain, qui fut le fondateur et le président de ce Salon. A cette occasion, on a réuni, en trois salles, les œuvres des principaux artistes qui comptèrent parmi les exposants de la première heure. C'est ainsi que l'on peut admirer les panneaux consacrés à Cézanne, Renoir, Vuillard, Bonnard, Matisse et autres, tout ce que la peinture moderne compte aujourd'hui de grands noms vient ainsi illustrer la réputation d'une manifestation annuelle qui, depuis bientôt un demi-siècle, est une des plus représentatives de l'art français.

Rien ne nous montre mieux, d'autre part, la permanence de cette tradition que les autres salles, celles-là non plus réservées aux gloires consacrées, mais bien aux expressions les plus jeunes et les plus actuelles de l'art contemporain. Peut-être n'est-ce pas tout à fait par hasard qu'à la salle centrale de la rétrospective se superpose, au premier étage, celle des plus jeunes artistes ; leurs œuvres, encore très discutées, sont le témoignage d'une recherche passionnée ; ils ne craignent pas d'aller jusqu'au bout de leur effort au risque de subir les critiques les plus violentes.

Dans cette salle s'affrontent donc les différents aspects de ce conflit ouvert en ces dernières années entre l'art dit non figuratif et l'art dit figuratif ; l'impression générale qui s'en dégage est celle d'harmonies colorées extrêmement violentes avant même qu'on puisse chercher dans le détail la trace d'un souci de construction qui, dans le présent, est l'apport du cubisme. C'est qu'en fait, chez tous les jeunes, les deux grandes dominantes sont le fauvisme et le cubisme dont ils cherchent à établir la synthèse malgré ce qu'il put y avoir d'opposition à l'origine entre ces deux mouvements. Sans doute le temps va-t-il venir où l'on pourra réduire ces oppositions et tirer les leçons qui doivent se dégager

des recherches. Si celles-ci n'aboutissaient pas par l'effort des nouvelles générations, elles garderaient un caractère expérimental limité dans le temps.

De toute évidence, c'est dans cette salle que se voient le mieux les reflets de l'inquiétude de notre temps, sollicité par des aspirations multiples, dispersé selon ses recherches et ses attitudes. Est-ce à dire qu'il faille voir dans cet art complexe le seul visage authentique et valable de l'art présent ? Une idée aussi absolue serait injuste et méconnaîtrait de parti-pris un groupe important d'artistes qui s'épanouit dans une sérénité moins inquiète et même moins agressive, se contentant de demander à la nature les thèmes essentiels de l'inspiration et de représenter un monde moins soucieux, moins intellectualisé.

Pour ceux-ci, l'intuition et dans une certaine mesure, les sens sont meilleurs guides et meilleurs conseillers que l'intelligence. Alors que, pour les premiers, pour ceux qui suivent leur intelligence et ses conséquences plus ou moins abstraites, l'art reste un monde inventé, tendant à exprimer le résultat des méditations intérieures ou un monde plastique pensé plus que vu, pour les seconds, au contraire, l'art est la représentation de choses vues et senties. Ce qui n'implique pas que les premiers soient dénués de sensibilité et que les seconds refusent les raisonnements, mais le choix entre les deux conceptions est inévitable et entraîne le choix dans les moyens d'expression.

Dans les débats qui divisent actuellement le public, chacun prend parti pour une des tendances, refusant à l'autre tout mérite et lui déniait le droit de signifier quelque chose dans l'art français. Il y a grande injustice et parti-pris dans un jugement aussi sommaire et seul l'avenir nous dira qui des deux a raison ; pour le moment, il n'apparaît pas que le destin ait marqué ses préférences. Actuellement, chaque groupe comporte des représentants de talent, chaque tendance emploie, pour se défendre et pour se justifier, des arguments valables.

Si donc le Salon d'Automne ne comporte pas, cette année, en dehors de la section rétrospective, des œuvres vraiment exceptionnelles, s'il ne révèle pas non plus la naissance d'un mouvement nouveau, il est cependant, dans l'ensemble, d'une qualité telle, il témoigne d'un effort si sérieux, qu'il est très représentatif de ce double courant dont nous venons d'esquisser les grandes lignes. Le visiteur peut, grâce à lui, se faire une idée assez exacte des grands courants de l'art contemporain.

La section d'art décoratif, par contre, est nettement en régression sur le Salon d'avant la guerre. En vérité, les problèmes, dans ce domaine, sont complètement différents : les exposants du Salon d'Automne présentaient naguère de luxueuses inventions et l'artiste cherchait, dans des pièces uniques, à réaliser son idéal dans le respect de la matière et des lignes pures.

Aujourd'hui, les problèmes essentiels se situent ailleurs. Ce n'est plus la découverte d'un style nouveau, un modèle de luxe qui nous préoccupe, mais plutôt la solution qui permettra de répondre à la demande des dizaines de milliers d'acheteurs dépouillés par la guerre et qui sont dans le besoin de reconstruire leur foyer rapidement et à des prix modestes.

Parmi les hommes qui ont inventé le style des meubles modernes, qui ont l'habitude des meubles somptueux, il en est peu qui soient préparés à répondre comme il le faudrait à ce nouveau programme. Pourtant, c'est bien là la mission la plus urgente.

Raymond COGNIAT

# “AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

---

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

**L.E. 6.200.000**

---

**Total des Réserves**

**L.E. 1.145.000**

---

**TOUTES ASSURANCES**

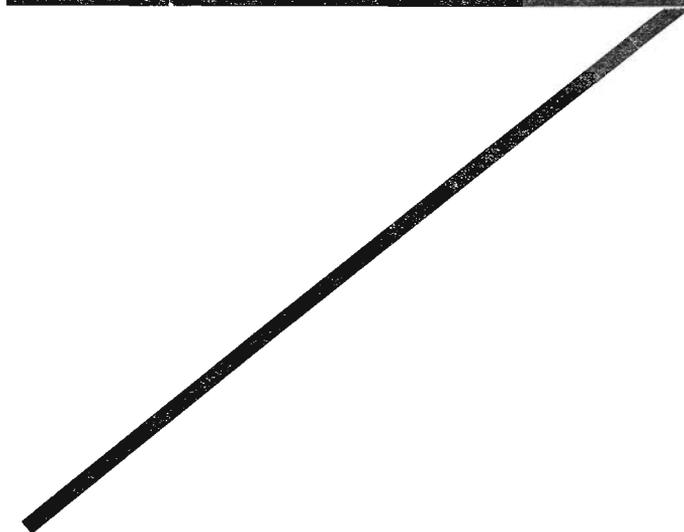
VIE — ACCIDENTS — INCENDIE  
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

---

Quiétude et Sécurité par les Polices

**“AL CHARK”**

# The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

---

BIR HAKIM

Volumes in-8°

**PIERRE JOUGUET**

L'ATHÉNÉS DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

**ÉTIENNE DRIOTON**

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

**GASTON WIET**

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ

**BERNARD DES ESSARDS**

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

**Capitaine BOUCHARD**

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

Volumes in-16°

**TAHA HUSSEIN**

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

**TEWFIK EL HAKIM**

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

**GEORGES DUMANI**

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

**MAHMOUD TEYMOUR**

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

**CAPITAINE G. . .**

UN TÉMOIGNAGE

**GASTON BERTHEY**

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET  
(5, Rue Adel Abou Bakr—Zamalek—Le Caire), pour  
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-  
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le  
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

---

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

*N.B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.